

Raymond Guérin

LE PUS DE LA PLAIE

Journal de maladie

(1982)

Table des matières

Sans doute ai-je besoin de vivants
pour continuer à vivre.

Robert Frost (*Le Recensement*)
(Traduction Henri Thomas)

LE PUS DE LA PLAIE

26 mars 1955

Longtemps je me suis persuadé que rien ne me serait plus pénible, plus odieux, que de me faire le propre scribe et comme, à la fois, le témoin et le mémorialiste de mes maux. Dans mon entourage, médecins et chirurgiens se montraient plus particulièrement excités : « Quand vous serez sorti d'ici, me disaient-ils, une fois guéri, vous en aurez à raconter ! Vous allez nous mettre sur la sellette, à notre tour, et alors, gare à nous ! Quel livre vous pourrez écrire ! ».

Il ne se passait pas de semaine que je n'eusse à subir des réflexions de cet ordre. Je haussais les épaules, excédé et, pris de nausée, détournais la tête. Comment pouvait-on imaginer que j'eusse l'esprit si disponible ? Se figurait-on que je m'étais offert par jeu à ces expériences ? Que j'étais capable de les analyser de haut, en dilettante, tout en les vivant si douloureusement dans ma chair, pour amasser ainsi, froidement, posément, toutes les notations et observations dont, plus tard, je me servirais, à coup sûr, pour composer je ne sais quel réquisitoire ? Comme tous ces hommes de science étaient occupés de leur personne ! À quel point ils se souciaient de ce qu'on dirait d'eux ! Et comme ils manquaient de psychologie envers leurs malades ! En réalité, j'étais bien décidé à balayer le plus vite possible de mon souvenir cette période de ma vie ; à n'en plus jamais parler et, surtout, à n'en

rien écrire. Mon unique objectif : guérir, m'arracher à ce cauchemar, oublier !

Puis le temps a passé. Il y a maintenant neuf mois, oui, précisément neuf mois aujourd'hui, que l'étau s'est refermé sur moi. Tout ce que j'ai subi, jour après jour, nuit après nuit, pendant ces neuf mois… Et pour n'être pas plus avancé qu'au premier jour ! Un pas en avant, un pas en arrière… Tant d'espoirs suivis de tant de désillusions… Toujours de nouveaux soins, de nouveaux traitements, de nouvelles drogues… Si on essayait ci ; si on tentait ça ?… Et moi, patient cobaye, bonne pâte à frire qu'on tourne et retourne sur le gril, prostré au fond de mon lit, serrant les dents pour ne pas trop gémir, avec, pour seul baume, cette consolation des connaisseurs : Quel cran il a, quel courage ! Sans doute, bonnes gens, sans doute ! Et puis après ? À quel résultat suis-je parvenu malgré tant de zèle ? L'étau ne s'est pas desserré. Aucun mieux ne s'est manifesté. Qui plus est, et bien qu'on ait poussé la charité jusqu'à me le cacher, je sais fort bien qu'il me faudra bientôt affronter de nouvelles épreuves, monter encore et remonter sur le billard, exposer mon pauvre corps déjà si mutilé à des incisions et à des ablations supplémentaires.

Ce faisant, mon point de vue s'est quelque peu et insensiblement adouci. Cette répulsion que j'éprouvais a disparu en partie. J'en suis venu à admettre qu'il n'était pas impossible, en effet, que j'eusse profit à recueillir un jour l'histoire de cette longue aventure. Après tout, alors que tout serait fini et bien fini, dans des années, plus tard, beaucoup plus tard, peut-être, le corps enfin dispos et l'esprit pacifié, peut-être sentirais-je, avec le recul voulu, le désir de revenir en arrière et de revivre mon cauchemar.

Subitement, ce matin, je me suis avisé que j'étais dans l'erreur. L'expérience de la maladie ne ressemblait en rien aux expériences antérieures auxquelles j'avais été soumis. Il était bien vrai que pour ces expériences-là un long recul m'avait été profitable. Avec la maladie, le jeu n'était plus le même. C'était « à chaud » qu'il fallait parler de la souffrance physique. Rien de plus traître, en effet, que la souffrance physique ; rien qui se dérobe mieux à l'analyse. C'est sur le champ même de son action, sur l'heure qu'il convient de la capter. Dès qu'elle est calmée, dissipée, l'esprit n'est que trop enclin à oublier ou du moins à minimiser ce qu'elle fut. Si violente, si impérieuse que soit la souffrance physique, vient-elle à cesser, elle n'est plus, aussitôt, pour la mémoire, qu'un mauvais souvenir. On ne saurait donc ni la décrire, ni analyser ses effets après coup. C'est dans l'instant même où elle vous taraude, où elle vous ronge, où elle vous anéantit qu'il est indispensable de la saisir. C'est pendant qu'on est malade qu'il faut parler de la maladie. Si on attend d'être guéri les impressions qui resteront seront vagues, imprécises, sans vigueur et sans couleur.

D'où la difficulté. D'où qu'il existe si peu de livres remarquables ayant pour sujet telle maladie vécue, si peu de témoignages probants : une maladie, une fois qu'elle a été vaincue, on n'en sait presque jamais rien dire que de banal. Navrant, même, de voir à quel point les écrivains les plus talentueux, dès qu'ils se mêlent de raconter par la plume une crise qui les accabla, pataugent dans l'insignifiance et la médiocrité. C'est comme s'ils étaient incapables de tirer quoi que ce soit de valable de leur descente aux enfers. C'est qu'au moment où l'on souffre, et si peu que la souffrance prenne un caractère aigu, on ne se sent guère en état de saisir une plume et d'écrire. Autant qu'on puisse aimer écrire, encore faut-il que l'on s'y sente heureusement porté par une

bonne disposition du corps. Si on est tordu par la douleur, moralement abattu, si on a les nerfs à plat, si on est épuisé de faiblesse, serait-on un monstre d'énergie on n'a pas d'autre envie que de se jeter sur son lit, que de chercher un adoucissement de ses maux dans une immobilité calculée et que de souhaiter que l'on veuille bien nous administrer un analgésique. Telle est la vérité ! Tels sont les faits ainsi que j'ai pu mille fois les constater depuis neuf mois ! Et pourtant, il est indéniable qu'on ne saurait bien parler de la maladie qu'en étant dedans. Ce qui implique qu'on puisse profiter, pour noter tout ce qui vaut de l'être, des moindres moments où la souffrance fait quelque peu relâche. Mais quelle constance, quel entêtement, quelle vigilance de tous les instants cela suppose !

29 mars 1955

Je ne croyais pas si bien dire, il y a trois jours ! La preuve en est que j'aurais eu mille choses à noter depuis jeudi dernier et que cela m'a été impossible : j'étais comme une loque ; une fois de plus désarçonné par un nouvel aria.

Voilà-t-il pas qu'il m'est poussé un abcès sur la partie inférieure de ma cicatrice ! Six mois après l'opération ! Et alors que cette cicatrice ne m'avait jamais donné aucun ennui, avait toujours paru des plus saines ! Je n'arrive pas à m'en sortir. Il ne se passe pas de semaine que je n'aie à encaisser un coup imprévu. Si ce n'est pas une chose, c'est une autre. On dirait que les maux se sont jurés de ne me laisser jamais une minute en paix et qu'ils ont concerté de se relayer sans

fin ni repos à mon chevet. À peine ai-je réussi à me débarrasser d'un adversaire qu'un suivant se présente et me force à croiser le fer. Je ne sais vraiment où je peux bien puiser les ressources qui me permettent de faire face à ces assauts incessants et malignement répétés, puis d'en triompher. Les médecins disent que j'ai une résistance de cheval. Ils s'étonnent de me voir chaque fois revenir ã la surface en vainqueur. Ils sont bien gentils. Et leur étonnement me comble. Mais ce n'est pas ça qui me fera une belle jambe !

Plaisants témoins !

31 mars 1955

Quand on est bien portant, quand on se croit bien portant et sauf si on est de ces êtres un peu à part qui cultivent peu ou prou le narcissisme, on n'a pas l'habitude de contempler son corps avec complaisance. Peut-être, au moment du lever, du coucher, de la toilette, pour peu qu'une glace soit placée là comme un prétexte, bien sûr il arrive qu'on jette un regard sur ces pectoraux, sur son ventre, sur ses jambes, sur l'ensemble de sa silhouette. Ça ne va jamais beaucoup plus loin. Quels signes suspects irait-on découvrir ? Tout semble en ordre, en parfait état de fonctionnement.

Le malade, en revanche, ne cesse d'interroger sa silhouette. Du moins, faute de pouvoir, comme le médecin, glisser son œil à l'intérieur de la carcasse grâce à la radioscopie, le malade s'efforce-t-il de déceler tel ou tel symptôme par la seule contemplation de son enveloppe. Il regarde si

ses cuisses ont repris du volume, si ses salières sont moins creuses, si ses côtes ont quelque peu disparu sous l'épiderme. Bon ! C'est bon signe, ça. Il engraisse. Il a dû reprendre du poids.

Ou bien, si c'est une douleur qui l'agace et l'intrigue, il observe si une enflure, une protubérance, une induration n'est pas visible. Il palpe. Il pétrit. Il frotte. Il masse. Comme si cette manipulation allait lui livrer un secret ou le délivrer sur le champ.

Depuis ma dernière opération, depuis cette lobectomie qu'on m'a faite il y a six mois, je peux bien dire que si aucune misère annexe ne m'a été épargnée, ma cicatrice, quant à elle, ne m'a jamais valu une minute d'ennui. Dès après l'opération, les lèvres de la plaie se sont refermées sans histoire. Pas le moindre hématome, pas de fistule, rien. Très vite, on m'a enlevé les fils et je ne l'ai même pas senti. Ensuite, ma foi, c'est bien souvent que mon regard ou ma main se portait sur ce sillon, sur ce long et assez tortueux ravin creusé dans mon flanc depuis l'aisselle jusqu'au bas des côtes, bordant le sein et témoin irréfutable de ce qui m'avait été fait. Mais ce n'était jamais que pour mieux me convaincre que je n'avais pas rêvé, que pour constater à quel point j'étais « affaissé », abîmé (encore que les connaisseurs, à l'occasion, ne manquassent pas de s'extasier sur le travail accompli : quelle belle cicatrice vous avez là ! Hein, n'est-ce pas, très jolie, sa cicatrice ?).

Donc, côté cicatrice, pas la moindre alerte. Pas la moindre jusqu'à il y a trois jours. Oh, tout d'abord, je n'ai pas attaché d'importance à cette légère rougeur qui nappait sur une surface grande comme un petit creux de la main la partie centrale de la cicatrice. Dans mon ignorance j'ai même été

jusqu'à m'imaginer que c'était la peau qui repoussait, que c'était de cette manière que le creux allait se combler et le sillon peu à peu s'estomper. Mais la rougeur s'est accentuée. Ça s'est mis à enfler. À me démanger. Rien de désagréable encore. Un aspect un peu suspect, tout de même. Cette peau un peu violette, un peu trop rose, tendue et fine et fragile, cette tumescence sensible au toucher… Un furoncle ? Non, pas de point blanc, pas l'air d'un furoncle.

C'était tout bonnement un abcès. De belle taille. Et vite mûr. Et qu'il fallait sans tarder inciser. Une simple formalité, vous verrez !

C'est L. qui m'a dit cela, ce soir, à la maison, où Delphine l'avait finalement convoqué. Le professeur L. est mon chirurgien. C'est un as. Un grand as. En qui j'ai une confiance aveugle. Il est aussi doux qu'il est habile ; aussi vif qu'adroit. Il a la légèreté d'un elfe et s'il est souvent impossible de capter son attention du moins son optimisme est-il le plus tonique que je connaisse. À tel point que, devant lui, on ne sent plus ses souffrances et que, les sentirait-on, il ne vient pas à l'idée d'en parler : mieux, même, on les oublie, on s'abstient de les manifester par gestes, contorsions, grimaces ou gémissements. On se prend à son jeu ; on sourit avec lui, on plaisante, on ironise et passez muscade !… Bien sûr, une fois qu'il a disparu, on réagit. On s'en veut d'avoir succombé à son charme, de l'avoir laissé s'échapper (dans une de ces pirouettes dont il a le secret) sans avoir eu la présence d'esprit de le raccrocher par ses basques pour l'entretenir d'homme à homme du point dont on souffre, de ce qu'on ressent et de ce qu'il faudrait faire pour que cela cessât.

Mise à part cette curieuse façon qu'il a de vous glisser entre les doigts, L., chirurgicalement, est parfait.

Je me dis ça, ce soir encore, comme pour m'en mieux convaincre, mais ce n'est pas sans une certaine appréhension que je songe à demain. Retourner à la clinique (fût-ce pour une heure !), monter aux salles d'opération, me faire charcuter, souffrir encore !…

La lutte que j'ai menée, depuis neuf mois, contre les assauts infiniment variés de la souffrance a fini par user mes nerfs. Si bien que toute perspective de souffrance nouvelle m'emplit d'appréhension et m'en fait même grossir l'importance. Si peu qu'on me touche, je me rétracte. Je me fais un monde de l'intervention la plus bénigne.

De plus, que cache l'apparition de cet abcès ? Quelle autre infection couve dans mon organisme ? Est-ce seulement superficiel ? Est-ce tout bonnement une réaction printanière provoquée par la soudaine poussée de chaleur qui s'est abattue sur la région comme si, tout d'un coup, l'été était là ? Ou bien, est-ce plus grave, plus inquiétant ?

Ce qui est certain, c'est que je me sens lamentablement déprimé depuis quelques jours. Décidément, je n'arriverai jamais à reprendre le dessus. Je gagne un kilo, je le reperds la semaine suivante. Et, pour l'heure, je ne sais si c'est cet abcès, mais me voilà à nouveau sans entrain, tout mou, succombant à des somnolences suspectes. Je ne parle pas de mon visage, de ce pauvre visage que je contemple avec effroi dans les miroirs ! Ces creux aux tempes et aux joues, ces yeux cernés, ces traits tirés…

Avec ça, ce sale mal au ventre qui ne me lâche plus d'une minute ! D'abord, je n'en souffrais que le soir, au lit, après le dîner. Maintenant, c'est continuel. La nuit, ça me réveille. Et le matin, dès l'aube, ça se dépêche de me ronger. Toute la journée. J'ai beau changer de position, ça n'avance

à rien. Des drogues ? Bien sûr que j'en ai pris, des drogues ! Je crois bien que j'ai successivement tout essayé. Sans succès. Sans atténuation. À décourager le malade le plus obstiné. Rien à faire. Et l'on me dit : avec le temps, allez, ça passera !…

1er avril 1955

Ce matin, à la clinique, je traînais un de ces spleens ! Malgré le doping habituel, pas une once d'entrain. J'avais rendez-vous à onze heures trente avec L. Il m'a fait appeler une heure après. Cette heure, je l'ai passée dans le salon d'attente, affalé dans un fauteuil, prostré, abruti. La tête dans les mains, refermé sur moi-même (je ne dirai pas sur mes pensées car je ne pensais même pas, mais sur ma propre absence), fuyant les gens et les conversations. Je ne souffrais que modérément. C'était mon délabrement moral qui était intense.

Encore était-il atténué par l'impression réconfortante que me causait l'atmosphère de la clinique. À l'époque où j'y vivais et alors que j'étais persuadé que je n'en partirais que guéri, tout aux joies de la convalescence, je m'étais bien promis qu'il s'agirait d'un départ sans retour. Jamais plus je ne remettrais les pieds dans ce lieu maudit !…

Oui, on décide ainsi des choses, sans savoir ; et les choses se déroulent tout autrement qu'on avait pensé. Rien ne se passe jamais comme on l'avait prévu, escompté. En réalité, quand je suis sorti le 5 février après un séjour de près

de sept mois, je savais pertinemment que j'aurais à y revenir bientôt. Mieux, même, qu'avant de m'y réinstaller pour une nouvelle intervention, il me faudrait m'y rendre, de temps en temps, pour tel ou tel examen, ou encore pour que L. changeât mon drain.

Eh bien, il s'est produit ceci : c'est que ce lieu, en soi maudit par moi, par définition, a fini par me devenir familier. C'est presque sans déplaisir qu'il m'est arrivé d'en refranchir les murs. Autant il m'aurait été pénible d'aller dans une nouvelle clinique où tout m'aurait été étranger, autant je me sentais rassuré d'être là, comme un peu chez moi malgré tout, avec ce parc et ces allées, ces grands arbres et ces massifs qui m'étaient familiers, et familiers aussi les aîtres, tous les détails du décor, les couloirs, les escaliers, les portes des chambres, et familiers surtout les visages, tous ces visages de femmes de service, d'infirmières, de médecins et de chirurgiens sur lesquels je pouvais mettre un nom, auxquels je donnais d'ailleurs leur nom en les saluant et dont je recevais un regard bienveillant, un sourire, une poignée de main, voire une exclamation joyeuse et sympathique à cause de ma présence (eh, que faites-vous là ?) ou à cause de ma bonne mine (mais vous êtes superbe ! quel changement ! on ne vous reconnaît plus !).

Ce matin, pourtant, je n'étais guère disposé à répondre aux avances. Je les fuyais. J'en voulais à L. de me faire attendre, de jouer ainsi avec mes nerfs. J'étais positivement crispé.

Quel diable d'homme que ce L. ! On ne lui résiste pas. Son charme opère instantanément. Si fort qu'on soit monté contre lui, il vous désarme. On ne sait que lui sourire. Et l'on se surprend à *prendre sur soi* pour se montrer à la hauteur,

pour répondre ironiquement à son ironie, pour admettre que tout va être, une fois de plus, simple, facile et anodin.

Le fait est. L'incision de l'abcès fut sans douleur. Rien senti ! Il est vrai que Mademoiselle A., qui assistait le Professeur L., avait pratiqué une petite anesthésie locale avec du chlorure d'éthyle. C'est bien simple, j'ai cru qu'on n'avait pas encore commencé et déjà tout était fini. La dextérité, la rapidité de L. sont stupéfiantes. À peine ai-je pu lui parler, d'ailleurs. Il n'était pas arrivé qu'il était reparti. Il a tout de même promis de revoir mon abcès samedi prochain, avant son départ en vacances.

Ainsi délivré, mon moral, si bas tout à l'heure encore, s'est métamorphosé : tout de suite au beau fixe !

6 avril 1955

Quelle affreuse, quelle terrible semaine ! Une des plus noires depuis longtemps. Tant d'éléments contraires se sont conjugués contre moi que leur somme m'a mis à plat, au physique comme au moral.

D'abord, l'abcès. Qu'on l'ait incisé, fort bien ! Ça n'empêche pas la plaie ainsi formée de suppurer. D'où la nécessité de refaire quotidiennement le pansement. Ledit pansement, se trouvant comme accolé à celui qui assujettit mon drain, le pollue chaque fois par la suppuration de l'abcès ouvert. Moralement, cette impression que j'ai d'avoir, à l'intérieur de moi, toutes ces suppurations, toute cette pourriture, me déprime au-delà de ce qu'on peut imaginer. Mais la for-

mation de ce pus doit aussi contribuer à l'affaiblissement de mon organisme. Ça me ronge, ça m'use. C'est autant de pris sur les forces que j'essaie de reconstituer depuis des mois. Encore ne compté-je pas la dépense nerveuse provoquée par les souffrances inévitables de ce pansement qu'il faut refaire chaque jour…

Ensuite, le ventre. Pourquoi, depuis des mois, je souffre à ce point du côté gauche de mon ventre, les médecins m'en ont donné autant d'explications que je pouvais désirer sans me soulager moindrement. J'ai toujours fait énormément de fermentation intestinale. Rien d'étonnant donc si l'opération que j'ai subie en dérangeant mes organes, si la vie sédentaire, trop souvent alitée que j'ai menée, ont accru ces fermentations tout en en rendant l'expulsion plus difficile, donc plus douloureuse. Irritation du côlon, colite… Aucun des médicaments ordonnés n'y a fait. On s'est donc avisé que la masse imposante des antibiotiques que j'ai absorbés depuis le début avait pu finir par détruire ma flore intestinale. Cette idée ayant fait loi, voilà qu'on m'a demandé de me bourrer de ferments lactiques vivants pour refaire cette flore. Ainsi, peut-être serais-je soulagé…

Bien m'en a pris ! Je n'ai jamais autant souffert du ventre que depuis huit jours, depuis que je m'étais astreint à ce traitement nouveau ! C'est bien simple : je n'avais plus une minute de repos. Nuit et jour, le matin, l'après-midi, le soir, j'étais tordu de douleur par ce ventre impossible. J'ai dû envoyer ces ferments lactiques au diable. Est-ce cela, est-ce quoi ? Depuis, mes douleurs ont cédé. Je souffre encore du ventre, surtout le soir, après le dîner, une fois couché, mais c'est tolérable.

Reste l'estomac ; les lourdeurs d'estomac. Ce n'est pas que je manque d'appétit mais l'appréhension de ces lourdeurs consécutives à toute absorption de nourriture m'arrête dans mon élan, freine ma faim. Car plus je mange, plus je souffre ensuite. Ce qui fait qu'au lieu de suivre un régime de suralimentation pour me retaper, je suis tout juste capable d'observer un régime d'entretien. Encore est-ce en me forçant, en prenant sur moi. Si je m'écoutais, je jeûnerais pour éviter la souffrance. J'oublie de dire que je ne parviens à me nourrir quelque peu qu'en prenant toutes sortes de préventifs, avant, pendant ou après le repas, Acticarbine, cachets Charvoz, Tridigestine, etc.

Quand je pense à toutes les drogues qui m'auront été administrées, tour à tour, depuis le début de la maladie ! C'est à ne pas y croire ! Des centaines ! Sous toutes les formes imaginables : ampoules pour piqûres ou à boire, cachets, comprimés, poudres, liqueurs, pilules, granulés… Je me demande comment mes organes ont pu supporter toute cette chimie ! Mes cuisses et mes fesses sont constellées de points noirs, souvenir des millions de piqûres de toute sorte qui me furent infligées à raison de quatre ou cinq piqûres par jour, parfois… Quel micmac toutes ces potions, toutes ces pilules, tous ces cachets ont pu faire dans mon estomac, dans mon foie, dans mes intestins ! Encore une chance que mes reins, eux, ne m'aient donné aucune inquiétude, jusqu'ici ! Les reins et le cœur, oui, c'est ce qui a le mieux tenu le coup. Mais tiendront-ils jusqu'au bout ?

7 avril 1955

Il faut bien dire que ce qui, plus que tout, a contribué, ces jours-ci, à démonter mon moral, c'est l'insupportable attente à laquelle le Professeur L. m'a soumis.

Pourquoi, oui pourquoi (poussé par quel irraisonné mouvement de générosité spontanée ? croyant peut-être, de bonne foi, qu'il serait en mesure de tenir sa promesse), pourquoi m'a-t-il déclaré l'autre jour qu'il viendrait chez moi, le matin, à neuf heures (le jour même de son départ en vacances) pour voir mon abcès et juger de son évolution ?

Depuis le temps que L. me connaît et me fréquente, il devrait pourtant bien savoir que la dernière chose à faire est de jouer avec mes nerfs. Ce propos n'aurait jamais dû lui échapper. Et ça m'étonne de lui qui est toujours si maître de ses nerfs et de son langage. Sans doute était-il particulièrement bien disposé ce jour-là, enclin à la gentillesse et tout prêt à prendre des engagements à la légère.

S'il avait su ! Je ne lui en aurais nullement voulu s'il était parti sans revoir mon abcès. Je n'y songeais même pas.

Seulement voilà : il a suffi qu'il me fasse cette promesse pour que je m'y accroche. Toute cette journée, je l'ai vécue dans l'attente nerveuse de sa visite. Jusqu'au soir ! Et en dépit des multiples coups de téléphone que Delphine a donnés pour essayer de le joindre. J'étais sur les dents. Toute ma journée s'est vue empoisonnée par cette vaine attente. En fin de compte, Delphine a pu l'obtenir au bout du fil : il viendrait sans faute à dix-huit heures. À vingt heures, toujours personne !

C'est alors qu'il a téléphoné : il lui était impossible de venir ; il était navré ; il avait été submergé ; son train partait dans un quart d'heure : il allait sauter dedans sans avoir même le temps de dîner ni de se changer.

J'étais effondré. J'avais vécu, depuis le matin, sur mes nerfs. Tout d'un coup, ils craquaient. C'était vraiment jouer avec trop de désinvolture avec mon psychisme !

Sans compter que, de toute façon, il y avait mon pansement à refaire ! Delphine a dû appeler la clinique, réclamer une infirmière. Celle-ci est venue le soir à vingt-deux heures pour remplir son office. Quelle journée ! Et quel calvaire !

*

* *

Cet incident d'une promesse non tenue (qui aurait été sans conséquence, je l'accorde, pour un autre malade que moi, pour un malade moins hyper-nerveux) repose une fois de plus un problème que j'ai déjà bien souvent agité.

Dans quelle mesure un grand chirurgien comme L. (ou un grand médecin) doit-il se laisser aller au surmenage ? C'est-à-dire, dans quelle mesure doit-il se laisser tenter par l'argent (effet d'un afflux de clientèle), par les succès professionnels (agrégation, cours de faculté, service à l'hôpital, etc.), en un mot par la vogue qui lui vient justement de ses talents et de sa valeur ?

J'imagine bien que cette fameuse journée, au soir de laquelle il prenait son train, a dû être épouvantable pour L. ; qu'il n'a pas perdu une minute ; qu'il a couru d'une clinique à

l'autre, d'un rendez-vous à l'autre. Que ce dut être pour L. une vie de forçat.

À quoi, bien sûr, on pourrait s'opposer en reprochant à L. d'accepter tant de servitudes. S'il avait moins de clients et moins d'obligations, sans doute aurait-il un emploi du temps moins bousculé. Mais dans quelle mesure peut-il repousser la moitié de tous ces gens qui viennent vers lui, dans quelle mesure peut-il se dérober aux tâches sociales que sa haute situation implique ? Il y a là une sorte d'engrenage. Cela fait partie de sa carrière, de sa réussite. L'un ne va pas sans l'autre. Plus sa célébrité s'étend, plus se multiplient ses activités. On ne peut donc pas lui reprocher d'être ce à quoi précisément le destine son prestige.

D'autre part, de mon point de vue égoïstement personnel, n'ai-je pas tout intérêt à ce que L. soit, puisqu'il doit encore m'opérer, non seulement en bonne santé mais en pleine possession de ses moyens, détendu, reposé, nerveusement maître de soi ? Je dois donc être le premier à me réjouir qu'il prenne des vacances, du repos. Je serais bien avancé s'il tombait malade ou si, le jour où je serai entre ses mains sur le billard, il avait une défaillance se traduisant par un manque de réflexes ou une faute manuelle !

C'est ainsi que j'ai essayé de me raisonner, de réduire à de justes proportions la déconvenue qu'avait provoquée chez moi sa promesse de visite non finalement tenue.

Il est quand même terrible, pour un grand malade, de dépendre à ce point de celui qui doit le guérir !

14 avril 1955

Rien pu noter sur ce cahier depuis une semaine. Je souffrais trop. Ah, si seulement une accalmie d'une heure m'avait été accordée !... Même pas ! Je ne trouvais un peu de répit que lorsque je réussissais à m'assoupir.

Triste existence, en vérité. Et mieux vaudrait être mort qu'endurer un tel calvaire.

Aujourd'hui que je reprends un peu pied, je me demande comment j'aurais pu, pendant ces huit jours, noter ce que je ressentais. Je ne voudrais lancer de défi à personne et ne veux surtout pas me faire plus fort que les autres, mais je doute que quelqu'un dans mon cas ait l'énergie de surmonter sa souffrance pour s'asseoir à son bureau et s'astreindre à la décrire. Je sais trop bien dans quel état j'étais ces jours derniers. Pantelant, gémissant, n'ayant même plus la force de me traîner, abattu en outre par une sournoise angoisse, prostré au fond de mon lit par des somnolences ou effondré dans mon fauteuil en tenant mon ventre à deux mains sans pouvoir trouver une position. C'est bien simple : pendant ces huit jours, je n'ai pas lu une ligne. Je n'avais même pas la force de parler. Et ce qui me fait le plus enrager, maintenant qu'un léger semblant de mieux se manifeste, c'est que je me sens presque incapable de décrire, de rapporter ici le détail de cette épouvantable semaine. Il a suffi que j'aille un peu moins mal pour que s'estompe aussitôt le souvenir de mes souffrances.

Et pourtant !... Et pourtant, ces souffrances, elles sont là, derrière moi, toutes proches ! Hier soir, encore, dans quel état j'étais ! Delphine ne savait plus que faire pour tempérer

mes tortillements. Le moindre mouvement m'arrachait des cris…

Voyons ! Reprenons par le commencement :

Un abcès, ce n'était pas suffisant. Je ne suis pas homme à faire les choses chichement. Et puisque nous sommes en pleines vacances de Pâques, tous les médecins partis, mon infirmière, Mademoiselle C. elle-même en congé, bref, seul avec Delphine qui continue à tout prendre sur ses épaules vaillantes, je me suis offert un deuxième abcès. Oui, à côté du premier. Toujours sur la cicatrice. Un peu plus haut.

Avec ça mes malaises digestifs n'ont fait que s'aggraver. Mes après-repas sont indescriptibles. C'est d'abord dans l'estomac que ça se passe, puis dans le ventre. Pendant des heures. À préciser que la crise est d'autant plus aiguë que j'ai mangé davantage. Ce qui fait que, sans manquer positivement d'appétit, je me freine instinctivement, m'empêche de trop absorber sentant bien ce malaise monter à mesure que j'absorbe. Qu'en résulte-t-il ? Je maigris, je perds du poids.

En huit jours : cinq cents grammes ! Je ne pèse plus que 60,400 kg. Pour un grand escogriffe de 1 m 81, c'est peu ! C'est trop peu ! Il y a un mois j'étais monté jusqu'à 62 kg. J'espérais que cela allait continuer, que j'allais me remplumer rapidement, le printemps aidant. Va te faire fiche !

Je continue à très mal dormir. Un sommeil absurde, déplorable et, j'en ai bien l'impression, très peu réparateur. Ça commence par un très long somme, profond et sans rêve. Quand je m'éveille de ce premier somme je suis réellement persuadé que j'ai fait le tour du cadran et que c'est l'aube, tant le voyage au pays du sommeil m'a paru s'étendre. Je re-

garde ma pendulette : il est minuit ou minuit et demi. J'ai à peine dormi une heure ! Ça me fout un de ces coups ! Je me vois avec toute cette nuit à absorber devant moi. C'est désespérant. Et puis, par quel hasard, je m'assoupis à nouveau et ainsi de suite jusqu'au matin par de petits sommes de la même durée, parfois plus courts même, parfois plus importants.

Cependant, comme s'il y avait une grâce d'état, il arrive de temps en temps que le premier somme se prolonge véritablement jusque fort avant dans la nuit. Je m'éveille : il est près de six heures. La clarté filtre à travers les persiennes. Sauvé ! J'ai franchi ma nuit en une seule étape. J'ai dormi d'une traite. Mais que je me garde bien d'en rien augurer de favorable. La nuit suivante me voit soumis derechef à d'incessants réveils.

Je me demande si j'arriverai à dormir comme autrefois. Peut-être cette question du sommeil m'obsède-t-elle à l'excès. Je crains qu'elle ne finisse par être dominée par mes nerfs. Mais comment n'en être pas obsédé ? Les périodes de sommeil sont les seuls moments de ma vie où je ne sens pas mes souffrances, où je ne me sens pas souffrir. Il est bien naturel que j'y attache tant d'importance. Mais dormir, tout de même, ce n'est pas vivre !

18 avril 1955

Cette nouvelle semaine n'a pas été meilleure. La même intensité de souffrance, les mêmes malaises, une répétition

monotone des heures, chacune portant son lot. Pas une journée de diversion, pas une journée où je puisse reprendre souffle. Que dis-je ? pas une journée, pas une heure ! Mes maux ne me quittent pas d'une seconde. Peut-être, au début de la matinée suis-je parfois un peu moins mal, pour être véridiquement exact. Ce n'est jamais, alors, qu'une légère atténuation de mes douleurs. Je l'apprécie, cependant.

Voilà où j'en suis. Quelle existence !

Enfin, l'échéance approche. Tout le monde est rentré de vacances. Mademoiselle L., le Docteur L., le Docteur F., le Docteur D. C'est cette semaine sans doute qu'on va me faire les examens préparatoires : lipiodol, nouvelles radios, etc… Ensuite, j'entrerai à la clinique, j'y reviendrai, plutôt, pour les interventions décisives. Vivement ! !

19 avril 1955

La maladie engendre fatalement des transformations. Elle contraint soudain à des façons d'être qui paraissent odieuses ou insupportables jusque-là et auxquelles, désormais, on se soumet quasiment avec indifférence.

Qui m'aurait dit, il y a dix mois, que je porterais un chapeau, moi qui allais toujours nu-tête ? mieux, que je ne pourrais plus mettre le nez dehors sans couvre-chef, craignant à la fois les rayons du soleil comme le moindre coup d'air ?

Et moi qui, à l'aube de la cinquantaine, pouvais me vanter de mon ventre plat, me voilà réduit, comme les ventrus et

les obèses, à faire élargir à ce point la ceinture de mes pantalons qu'ils ne peuvent plus tenir qu'au moyen de bretelles !

Mes premières bretelles à cinquante ans !

Mais que ne ferait-on pour être un peu plus à l'aise quand on souffre de ballonnements ?

M'a-t-on assez traité de coquet ? Aujourd'hui encore on se plaît dans mon entourage, surtout les amies de Delphine qui font plus attention à ces détails que les hommes, à s'extasier parce que, dit-on, je suis toujours d'une élégance aussi raffinée, à cause du soin que je mets dans les rapports de tons, au fini dans les petits riens, pour une chaussette assortie à la couleur de ma chemise, pour une cravate claire telle que la veut la mode… Pauvre de moi ! Il suffit pourtant de soulever mon chandail pour mesurer toute ma misère, pour voir le harnachement de mon drain, tous mes pansements. Et si l'on savait quelle est mon angoisse à l'idée que ces suppurations peuvent déborder, inonder les compresses et souiller mon linge !

Pouah ! Quelle humiliation que d'avoir, depuis des mois, greffée dans son flanc, cette source de pus, cette saleté qui menace de couler, de se répandre ! Plus je vais, plus je me sens infirme, impotent, diminué. Outre que…

20 avril 1955

Encore une rude journée. Mais qu'il m'eût déplu de repousser davantage. L. a téléphoné : rendez-vous a été pris à l'Institut Bergonié pour les examens prévus.

J'y étais ce soir à dix-huit heures. Je déteste l'atmosphère de ces officines. Ça ressemble toujours aux intérieurs d'un Palais de Justice. On vient (en quelque sorte) s'y faire juger, puis, suivant le cas, y attendre sa condamnation ou son acquittement. Jusqu'aux infirmières qui ont trop souvent des allures et des voix de gendarmes. Jusqu'aux médecins en blouse blanche et calotte qui prennent des airs de magistrats aux desseins impénétrables.

Le patient est là, entre leurs mains, craintif, impuissant, d'autant plus poli et humble qu'il se figure qu'une attitude arrogante pourrait lui coûter cher, qu'on pourrait le faire souffrir par représailles au lieu d'être avec lui le plus doux possible comme il l'espère, ou qu'on pourrait lui sortir un verdict plus sévère (ça t'apprendra à faire le malin !) que s'il s'était tenu bien sage.

Les médecins ne se rendent pas compte, je crois, de cet état d'esprit de la plupart de leurs patients. Ceux-ci ne se livrent que sous l'influence d'un complexe d'infériorité. Il faut que je me fasse bien voir, que je sois gentil, sans ça, le type va me saler ! ou sans ça, la garce d'infirmière va me brutaliser ! On a tellement peur d'apprendre que ça ne va pas, qu'on est gravement touché ! On a tellement peur de souffrir !

En réalité, pour moi, cela s'est passé le plus simplement du monde. Injection indolore de lipiodol dans ma plèvre. À la

suite de quoi le radiologue a pris une dizaine de clichés en me faisant mettre dans toutes les positions possibles et même la tête en bas.

J'en suis sorti à dix-neuf heures trente, sans douleur, mais tout de même un peu secoué, fatigué. Dans tous ces trucs-là, c'est toujours la même chose. C'est le malade qui fournit tous les efforts. C'est le malade qui se dérange, le malade qui attend, qui poireaute, qui s'angoisse dans l'attente, le malade qui est malaxé, agité, tourné et retourné comme une crêpe. Allons, encore un petit effort, cher monsieur ! Et pour finir : Rhabillez-vous ! On se retrouve tout étourdi dans la rue, tout ahuri. Et c'est seulement une fois rentré chez soi qu'on sent venir à l'esprit les mots qu'on aurait eu envie de dire pendant qu'on était là-bas, sur la table d'examen. Car on aurait plaisir, de temps en temps, à laisser éclater sa révolte, à manifester sa hargne, à replacer tous ces gens (d'ailleurs en général parfaits, bien intentionnés et compétents) devant ce qu'il faut bien appeler le vrai problème (et qu'ils oublient), le vrai, l'unique problème du gars qui souffre et qu'on soumet à des tests sans daigner lui expliquer jamais, ni en gros ni en détail, les manipulations mystérieuses de la liturgie et de la sorcellerie médicales. Oui, de temps en temps, on aurait plaisir à se débonder, comme ça, pour rien, pour se détendre les nerfs…

22 avril 1955

Delphine a porté les examens au Professeur L. Il s'en est montré très satisfait. D'après ce que m'a raconté Delphine il

a été, une fois de plus, sensationnel de gentillesse, de compréhension et d'humanité. Je ne peux, pour l'instant, prévoir le jugement définitif que je porterai sur L. (si un jour je me tire d'affaire), mais je ne dois pas oublier (dès maintenant) qu'il a déjà été, en de multiples circonstances, mieux que digne de confiance. Amical, chaleureux, exceptionnel en tout, désintéressé, cherchant toujours à simplifier et à clarifier les choses, doux, patient, souriant, lumineux dans ses commentaires. À n'en pas douter, ce n'est pas un intellectuel ; il ne se pique pas, comme tant d'autres, comme F. par exemple, de philosopher ou de faire étalage de ses dons psychologiques, de parler littérature ou peinture (on m'a cependant répété qu'il était très musicien, mais il n'y fait jamais allusion). Si peu intellectuel qu'il se veuille, c'est tout de même un homme de qualité. Il a de la race. Une personnalité rare. C'est quelqu'un ! Je l'apprécie infiniment. J'aimerais devenir son ami.

De son côté, il semble s'être attaché à moi. On a l'impression qu'il me comprend, qu'il compatit à mes souffrances, qu'il voudrait sincèrement me sortir de là.

Hélas ! je continue à souffrir. Je traîne des heures plus misérables les unes que les autres. Si je me couche pour moins sentir mes douleurs, j'ai beau m'astreindre à ouvrir un livre, je sombre presque aussitôt dans des somnolences vaseuses dont je n'arrive plus à m'arracher et si je me lève c'est pour tomber dans un marasme d'anxiété qui me laisse totalement abruti, aboulique, sans entrain, incapable d'entreprendre quoi que ce soit. C'est à peine si, le matin, j'ai un moment de relative lucidité et de relatif bien-être (oh ! je souffre toujours, mais alors c'est à peu près tolérable !) pour griffonner ces notes à la va comme ça vient. Mais, dès que vient le soir, je me tords comme un ver de terre. L'après-midi

surtout est lugubre. Et je n'arrive à endormir la torture physique qu'en me couchant. Là, couché, j'observe à force de volonté une immobilité cadavérique. Je ferme les yeux. Et je finis par m'endormir moi-même en même temps que la douleur s'est assoupie. Le malheur est que cette pratique me fait m'endormir bien trop tôt et que, dès deux heures du matin, ça y est, je suis réveillé. Il me faut alors attendre l'aube interminablement, longue prostration souffrante que tempèrent de-ci de-là quelques légers sommes d'une demi-heure, d'une heure au plus. Et là, seul, dans la nuit, je geins tout bas. Avec des envies folles de me faire sauter le caisson.

23 avril 1955

Aujourd'hui samedi les D. nous ont emmenés, Delphine et moi, en auto, déjeuner à Carcans où ils ont fait bâtir une villa.

Ciel radieux, temps léger, ensoleillé. Bourré de calmants, la promenade ne m'a pas été trop pénible. Cela me sortait un peu de ma vie routinière. N'eût été le bavardage bruyant, incoercible et, pour tout dire, sempiternel des D., j'eusse pu goûter mieux ma vacance. Je m'efforçais d'échapper le plus que je pouvais à cette double logorrhée en y opposant de prudents silences prolongés. Ce n'était pas facile. C'est à peine si mon esprit ainsi remué avait loisir de rêver sur le paysage que d'aucuns trouvent monotone, encore que je me fasse assez, personnellement, à cette alternance de longues coulées forestières et de clairières où, l'armée des pins cédant subitement, s'enchâsse un maigre et insolite hameau de

maisons paysannes, plates, blanches et ventrues que remparent des échafaudages de planches débitées ou de poteaux de mine le long de quelque étang désert aux bords tout enherbés et sournoisement camouflés sous des fouillis d'ajoncs.

Il y a toujours eu pour moi, dans ces paysages landais, quelque chose de mélancolique et de prenant. Je ne sais comment je m'y comporterais si j'y devais vivre à demeure et longtemps. Je n'en subis pas moins les sortilèges si peu que je m'en approche.

Sous l'éclairage joyeux de ce soleil printanier, sous la transparence de ce jeune ciel bleu, le lac de Carcans était beau, tant par ses contours que par son étendue. La villa ocre des D. s'élève en bordure, dans le nouveau quartier de Maubuisson, et du haut de sa terrasse (un peu étroite cependant, à mon goût) on jouit d'une vue à la fois ample et reposante.

Delphine et moi n'étions pas revenus à Carcans depuis 1939. On a beaucoup construit. Le pays se peuple, se modernise, s'équipe et s'anime. J'imagine que dans quelques années ce sera, comme ailleurs, l'envahissement et la cohue. Pour l'instant, c'est parfait. Surtout en cette pré-saison où tout semble s'éveiller pour le plaisir de l'œil. Les villas s'ouvrent. La végétation fleurit. On repeint. On astique. Ce sont un peu les préparatifs à la grande fête de l'été. Comme tout ce qui commence, on y respire une sorte d'allégresse. Ce pourrait être, pour moi, un agréable et reposant lieu de convalescence. On va parfois chercher bien loin ce qu'on a sous la main. À voir.

L'abondant repas fut excellent. À ma surprise j'y fis honneur. Non sans qu'ensuite j'aie eu un moment difficile.

Toujours cette lourdeur nauséeuse à l'estomac. Ce vague à l'âme que tempère, par chance, une somnolence.

Les D. ont eu la gentillesse de m'installer sur une chaise longue où j'ai joui d'un bienheureux repos en respirant l'air des pins. Dormant à moitié, engourdi, inerte, les yeux clos, je me suis laissé bercer tout l'après-midi par le ronron des conversations. D. a fait tourner des disques. Microsillons consacrés à Montand, Mouloudji et Patachou. Les chansons me parvenaient à travers le brouillard de ma torpeur, tandis que je les reconnaissais au passage et que je les vivais avec d'autant plus d'intensité que rien d'extérieur ne venait me distraire. Moment d'inertie quasiment indolore : pour moi, le rêve.

Hélas, dès que je me suis levé, l'heure étant venue du retour, mes douleurs se sont rappelées à mon bon souvenir. Le ventre, la plèvre, les côtes, tout me faisait mal. Et, dans la voiture, je serrais les dents pour retenir les gémissements que m'arrachait chaque secousse. Il me tardait vraiment d'arriver, de me déshabiller, de me mettre au lit.

Après cette journée relativement quiète et, somme toute, réussie en tous points, j'ai eu une soirée lamentable. J'étais une loque. Affreusement déprimé par ce sentiment de mon impuissance, par cette persistance de la souffrance qui ne semble céder par moment que pour redoubler dans le moment qui suit et qui fait de ma vie, déjà si diminuée, un harassement.

24 avril 1955 (dimanche)

Recrudescence de mes douleurs intestinales. Extrême lassitude. Le tout amenant, fatalement, une inappétence pour toute espèce d'entreprise. Derrière ma vitre, c'est le cœur débordant de tristesse que j'ai contemplé à plusieurs reprises la splendeur de l'après-midi. Ah, si j'avais été bien portant, comme il eût fait bon partir ! Et comme cela, aussi, eût fait du bien à Delphine qui, pour me tenir compagnie, se prive de tout ce qui pourrait contribuer à son repos ! La vie qu'elle mène, près de moi, n'est pas saine. Elle n'a jamais un instant à elle, elle ne prend jamais l'air.

Pour comble, elle a dû, hier et aujourd'hui, en plus de tous les soins qu'elle me donne, à cause de l'absence de Mademoiselle C., refaire elle-même les pansements de mes abcès. Rien ne lui est plus odieux.

Cela lui serait indifférent si j'étais un étranger pour elle. C'est bien plus impressionnant, je m'en rends compte, quand l'être qu'on doit ainsi panser vous est cher. On a doublement peur de lui faire mal. Je l'ai chaque fois sentie crispée, révulsée, au bord de l'évanouissement. Ce pus, ce sang qu'il faut étancher, ces trous dans la chair du patient qu'il faut aseptiser, ces instruments qu'il faut enfoncer, ces mèches, ces sondes… oui, je comprends la répugnance de Delphine et m'en veux de n'y avoir pas paré. Si dimanche prochain, Mademoiselle C. doit à nouveau s'absenter, je lui demanderai de nous envoyer une infirmière pour les deux jours. Je n'ai pas le droit d'imposer ce tourment à Delphine qui a tant à assurer par ailleurs. N'en fait-elle pas déjà dix fois plus qu'elle ne devrait ? Oh, ce n'est pas qu'elle s'en tire mal ! Au contraire. Mon pansement n'est jamais mieux fait que par

elle. Elle y met tant d'amour et de soin ! Mais vraiment, je vois que c'est au-dessus de ses forces. Ça la bouleverse de me triturer ainsi. La seule vue de mes plaies lui est pénible. À preuve qu'elle s'arrange toujours pour s'éloigner de ma chambre quand Mademoiselle C. me soigne. Et qu'elle, qui fait en se jouant n'importe quelle piqûre à n'importe qui, n'a jamais consenti à m'en faire une seule.

Pour ma part, je crois bien que je serais aussi gauche, aussi paralysé si les rôles étaient renversés. Quand on aime un être, il est quasiment impossible et pratiquement intolérable de le voir souffrir. À plus forte raison d'intervenir dans sa chair, même si l'on sait à l'avance que l'opération sera à peu près indolore. Il semble que ce que l'on fait à cet être aimé, c'est à soi-même qu'on l'inflige. Et peut-être est-ce pire encore que si c'était à soi-même.

Jeudi 28 avril 1955

Ça n'en finit pas ! Ah qu'il me tarde de retourner à la clinique, d'être opéré, d'en finir d'une façon ou d'une autre !

Ce ressassement est aussi monotone que mon existence, je m'en doute, mais il est le reflet même de ma sensation : je ne cesse de souffrir.

Mais je m'arrête ici d'écrire. Je suis épuisé. Je fonds en eau. Tant je suis faible, si peu que je fournisse un effort, je le traduis par une transpiration intense. C'est de la tête surtout que je transpire. Le crâne, le front, la nuque, entre les yeux. Étonnant, après ça, que mon visage reste d'une telle mai-

greur ! Quand je me regarde dans une glace je me fais peur avec mes tempes et mes joues creuses, avec mes pauvres traits tirés où les rides s'inscrivent dès que j'esquisse un sourire comme pour me rassurer. Oui, je m'arrête, je m'arrête ; je suis mort !

30 avril 1955

À quel point la maladie, la souffrance, ont pu me rendre indifférent aux événements extérieurs, ce n'est pas croyable ! Il ne se passe pas de jour que Delphine n'ait à m'annoncer quelque nouvelle. Elle a rencontré X. qui lui a raconté que…, elle a appris que Y. divorçait ou que Z. était mort, que celuici partait pour l'Italie, que celui-là était nommé à Paris, que tel ou tel autre… Cela ne me fait ni chaud ni froid.

Il n'y a place en moi que pour un sentiment de fraternité à l'égard de ceux qui souffrent. Il suffit que j'apprenne qu'untel est malade pour qu'aussitôt ma compassion… La franc-maçonnerie de la souffrance physique n'est pas un mythe.

C'est si évident que, par exemple, chaque fois que Delphine a une défaillance (et avec son surmenage, ça devient assez fréquent), chaque fois donc que, vaincue elle-même, elle se couche, non seulement je m'empresse pour la soulager, lui prépare tisane, gouttes à prendre, bouillotte mais j'en oublie mes propres douleurs et trouve dans les modestes soins que je lui donne comme un apaisement, une diversion.

Cette diversion n'en est pas moins artificielle. J'ai bien conscience en effet que si mon zèle devait se prolonger mes douleurs se rappelleraient vite à mon bon souvenir. Je ne pourrais pas, hélas ! m'oublier longtemps, de toute façon. Cependant, le temps que dure cette mise hors de question de mon cas m'est doux : il m'apporte, si fugace qu'elle soit, l'illusion que ce n'est plus moi le malade, que j'ai recouvré toutes mes forces et, simultanément, ardeur, entrain, vivacité. Que je retombe, ensuite, dans mon marasme, ça…

1er mai 1955

Hier, déjeuné à bord du *Sein*, à Bassens. Le cousin de Delphine, le Commandant R.S. nous recevait comme chaque fois qu'il fait escale en notre port.

Comme on doit repeindre son bateau et qu'il va, de ce fait, rester une quinzaine ici, je lui ai permis de se servir de ma voiture qui croupissait au garage depuis plus de dix mois. C'est donc dans notre carrosse qu'il est venu nous chercher. Mais, dès que nous avons eu franchi le grand pont de pierre, une fois rive droite, j'ai eu l'envie irrésistible de prendre mon volant. Je ne savais pas du tout ce que cela allait donner. Serais-je en mesure de conduire, aurais-je la force, les réflexes, le sang-froid nécessaires ? Je voulais tout de même tenter l'expérience.

Cela a fort bien marché. J'ai conduit sans fatigue et sans appréhension comme si je n'étais pas malade, avec un calme olympien et un plaisir évident. Ainsi, jusqu'au bateau. Et,

pour le retour, j'ai récidivé, en m'offrant par surcroît la conduite en ville pourtant bien animée.

Le plaisir que cet exercice m'a procuré en même temps que la confiance que ma réussite m'a donnée auraient fait de cette journée une des meilleures que j'aie vécues depuis longtemps si, malheureusement, le repas à bord, trop abondant, le mélange de vins capiteux et la chaleur n'avaient assombri mon après-midi. Cet après-midi je l'ai cuvé dans une demi-somnolence, sur le pont, étendu sur une chaise longue, sans parler, accablé, réduit à l'état de loque. Ce n'est que vers dix-sept heures que j'ai pu un peu récupérer et que nous sommes rentrés, moi conduisant comme j'ai dit plus haut.

Enhardi par mon « exploit » de la veille (dont j'étais le premier à m'émerveiller) nous avons décidé, toujours avec R.S., d'aller déjeuner à Pessac-sur-Dordogne (où nous savions du reste rencontrer Mademoiselle C.). J'ai donc repris le volant ce matin mais pour une balade de soixante kilomètres environ. Ce qui n'est pas mal. Je m'en suis fort bien tiré. À croire que je n'avais jamais cessé de conduire. Je peux bien l'avouer, ces heures de conduite (je me suis même offert des pointes à cent trente-cent quarante pour éprouver mes facultés de pilote) auront été, dans ce long cauchemar de ma triste maladie, parmi celles, si rares, qui m'auront vraiment apporté à la fois un contentement intense et le sentiment que je revivais, que j'étais redevenu « comme les autres ».

Ah, pourquoi faut-il que toute ingestion me soit si pénible ? J'ai bien fait attention à ne m'alimenter qu'avec modération. Mon après-repas n'en a pas moins été difficile.

Et, ce soir, recrudescence de souffrances. Tout me fait mal : le drain, la plèvre, les côtes, le ventre. Je n'ai qu'une hâte : aller me mettre au lit.

2 mai 1955

Mademoiselle C. est venue déjeuner à la maison et a refait tous mes pansements. Elle avait apporté de chez elle des roses qui embaumaient…

Mais je n'ai pas le courage d'en noter davantage. Je souffre trop.

Delphine va rentrer de son travail. Nous dînerons. Dès que le dîner sera absorbé je sais quelles tortures habituelles me guettent. Et je vois approcher la nuit avec effroi.

Mardi 3 mai

Ce matin (après quelle atroce soirée !), visite hebdomadaire de mon médecin-traitant le Docteur D. Prise de tension : quatorze-huit. Meilleure que la semaine dernière. J'ai également repris trois cents grammes. D'après Delphine tout cela est dû aux bons effets de la Docémine (vitamine B 12) dont on m'a recommencé une série de piqûres. Il est certain que parmi la multitude des médicaments qui me furent infli-

gés, il est un des très rares à m'avoir réussi tandis que tant et tant d'autres s'avéraient inopérants ou même se montraient néfastes.

Auscultation bonne. Le cœur tient bien. Ce qui est plus contrariant c'est qu'on ne puisse vraiment rien pour mes douleurs d'intestins et mes gênes d'estomac. Je ne me fais pas faute de m'administrer calmants sur calmants. Ah, magie des analgésiques ! Mais calmer n'est pas guérir. Et je sens bien que l'action de ces drogues devient de jour en jour plus fragile, plus capricieuse. J'en change, certes, pour éviter l'accoutumance, alterne Corydrane et Véganine, Belladénal et Bellergal, encore que le choix, si vaste en soi, soit assez limité en ce qui me concerne, astreint que je suis à m'en tenir à ceux que mon organisme tolère sans trop de fatigue.

Mais se dire que même sous l'effet de ces drogues je continue à souffrir voilà le plus déprimant ! Bien sûr, la douleur est *atténuée*, je dis bien : *atténuée*, pour quelques heures. Elle ne s'efface jamais complètement. On la sent là, en sourdine, prête à mordre dès qu'on lui lâchera la bride. Pourtant quelle béatitude ce serait que de connaître quelques moments de réel, de total bien-être ! Il faudrait, j'imagine, en venir aux stupéfiants. À la morphine. Et là aussi, d'ailleurs, au bout d'un certain temps, l'accoutumance se ferait sentir…

Cet après-midi, bourré de cachets, j'ai pu sortir un moment et j'en ai profité pour aller chez Maurice, mon coiffeur, me faire couper les cheveux. J'y ai rencontré J.L. S. Il me croyait guéri ! Sincèrement affligé, à ce que j'ai cru, d'apprendre qu'après dix mois de tourments, il me fallait encore subir deux opérations. Nous avons parlé d'un peu de tout. De cinéma, puis de J.P. M. qui vient de m'écrire (après des années de silence indifférent), de Positano où il se trouve

en vacances. Lettre chaude, affectueuse, vibrante d'éloges pour *Les Poulpes*, avec même un retour attendri sur le passé et notre vivace amitié d'alors. Allons, la vie parisienne ne l'a pas complètement desséché. Ou bien est-ce l'enchantement de Positano, la proximité de Capri qui l'a rendu soudain sentimental et fraternel ?

Avec J.L. S. parlé de Jean Vauthier. Lui ai dit à propos de ce dernier, à quel point se vérifiait une fois de plus l'adage : nul n'est prophète en son pays. J.L. S. continue à juger Vauthier de haut et sans lui accorder beaucoup de crédit alors qu'à Paris les gens de théâtre les plus éclairés, Vilar, Gérard Philipe, Georges Neveux, Jacques Lemarchand, Jean-Louis Barrault, et d'autres, le tiennent pour un des rares hommes de théâtre de notre temps. Pour ma part, je crois même que Vauthier a une sorte de génie dramatique. Mais voilà, c'est un bordelais et un garçon comme J.L. S. se refuse, comme par instinct, et sans réelle jalousie, je pense, à reconnaître sa valeur.

C'est un phénomène courant. Mais qui ne laisse pas de m'étonner à tout coup. Comme il est difficile d'en imposer à ses proches, à ceux qui vous ont vu quand vous n'étiez encore rien ! Je me souviens du temps où tout le monde fuyait Vauthier encore inconnu et qui ne se manifestait que comme peintre. On jugeait durement sa peinture (qui n'était pas exempte de critiques, je l'accorde). On le traitait de raseur. On le trouvait collant.

Bien sûr que Vauthier n'est pas un homme facile à vivre ! Sûr qu'il n'est pas sans défauts ! Sûr également qu'on ne pouvait prévoir, à l'époque, que ce médiocre peintre travaillait en secret à une œuvre dramatique aussi originale ! Mais maintenant qu'il a été consacré par Paris, que la preuve est

faite qu'il est un créateur, pourquoi continuer comme J.L. S. à le bouder ? Vauthier n'a-t-il pas essuyé assez d'avanies pendant tant d'années ? Ah, ne peut-on enfin rendre les armes et faire son *mea culpa ?* L'amour-propre des médiocres, de ceux qui ne feront jamais rien, ne créeront jamais rien est insensé !…

J'ai tenu à noter ce dialogue, cette rencontre fortuite avec J.L. S. pour me persuader un peu plus de la vanité des rapports humains. J.L. S. dans son fauteuil, moi dans le mien, livrés lui et moi aux mains de l'artiste capillaire, nous alimentions cette conversation en faisant passer nos voix par-dessus les têtes des autres clients silencieux, sans nous soucier de ce que pouvait penser l'auditoire. J'imagine que nos propos devaient paraître aussi insolites que ceux que j'ai dû subir moi-même bien souvent quand, muet à mon tour, il m'est arrivé d'entendre converser près de moi, d'un fauteuil à l'autre, tels amateurs de la pêche au lancer ou du trot attelé. Mais le plus absurde de l'histoire c'est qu'il n'y avait pas de meilleure pénétration entre J.L. S. et moi. Nous étions murés, je le sens maintenant, tous les deux, dans notre point de vue personnel. Un dialogue de sourds. Chacun poursuivait sa chimère comme si le partenaire n'avait pas existé. Un total cloisonnement.

On parle de la solitude du patient. On est seul à souffrir dans sa chair. Mais par l'esprit, même, on ne peut communiquer davantage. Les mots volent dans l'air, s'entrecroisent comme des mouches mais les échanges s'effectuent dans le vide et ne font qu'accentuer l'impression de vacuité. On voudrait se joindre : on s'isole ! Se rejoindre : on se claustre ! Par la bande du langage on lance des appels comme autant de S.O.S. Ils ne sont jamais entendus.

Ce qui sauve les têtes c'est que, la plupart du temps, l'opération s'effectue à l'insu de leur conscience. Si peu qu'on en perçoive le mécanisme on ne peut échapper à la désespérance. On se sent submergé de honte et d'ennui. Cette impuissance tue. Elle finit par l'extinction de toute velléité.

Est-ce donc que les autres soient si cruels ou si égoïstes ? Voire, si maladroits en dépit de quelque tendresse trop bien cachée ? Non. C'est plutôt comme un renoncement tacite et cendreux de part et d'autre. On a d'abord tenté l'impossible fusion, on s'est laissé tenté par les ors de la folle aventure. Et puis, de réplique en réplique, ce feu s'épuise en mélancolie. À quoi bon ? se dit-on, tout bas, un peu humilié, et déjà lâche. On laisse s'installer le malentendu, l'équivoque. On se promet que la prochaine fois, peut-être… On s'illusionne à plaisir sur ce futur en se refusant à admettre que l'écoulement des jours n'apportera aucune remise à l'irréparable pourriture de nos âmes lassées.

Les êtres pour qui l'action est familière échappent à ces phantasmes, à ces doutes. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Ils vont de l'avant et n'ont pas le temps de réfléchir. Chez eux, cette absence de conscience passe pour un équilibre. Elle n'est, en réalité, que l'affirmation de leur animalité. Les êtres actifs, ceux dont on se plaît à dire qu'ils ont du caractère, sont donc par essence bornés.

En revanche, l'homme lucide et conscient ne peut que reculer devant l'acte. Que s'abstenir. Il voit trop bien l'enchaînement des causes et des effets. Il pressent ce qui arrivera et devine que cela qui arrivera est inéluctable. Alors, pourquoi s'agiter ? Pourquoi se désoler, pourquoi s'escrimer ? Les frénétiques, les furieux, tous ceux que l'action

possède le traiteront de molle chiffe ? Et après ? Eux sont de propres fous. Est-ce mieux ?

Ce qui me choque c'est qu'il y en a que cette antinomie déchire. Ils se rongent les foies parce qu'ils se sentent pris entre les deux pinces de l'alternative. Ou bien j'agis mais c'est aux dépens de mon intégrité car je deviens borné et bestial. Ou bien je n'agis pas et ma lucidité est bafouée, jugée stérile, pernicieuse, malsaine.

Pour ma part, j'ai l'âme en repos et c'est la conscience tranquille que je me félicite de la savoir toujours en éveil.

C'est là le point qui me sépare catégoriquement de tous les possédés, de tous les tourmentés qui s'acharnent depuis cent cinquante ans, en vains systèmes philosophiques, à définir le dilemme puis à le surmonter. Et pour le surmonter (de non moins vaine manière) quelles ridicules machines à déraisonner n'ont-ils pas laborieusement construites !

On a peine à concevoir que dans tant de cerveaux remarquables, tant d'intelligence puisse s'allier à tant de bêtise !

6 mai 1955

Je viens de relire ces pages que mardi dernier j'écrivis d'un trait. À croire que soudain mes maux avaient cédé ! Instructif ce sursaut de l'esprit dans un corps aussi délabré que surmené ! Comme s'il cherchait à étouffer sous son libre jeu les gémissements de la chair. La chair, hélas ! ne se laisse

pas longtemps abuser. Le fléchissement de la douleur n'est que de courte durée. On dirait d'un de ces armistices temporaires qui permettent, entre deux combats acharnés, aux belligérants de ramasser leurs morts. Sitôt après les tirs reprennent. Avec une ardeur accrue.

Si bien que ce n'est que ce matin que j'ai pu reprendre un peu pied. Je m'efforce de ne point trop m'appesantir sur ces trois jours torturés que je viens de vivre, encore qu'il soit typique, en un sens, que les manifestations de la souffrance se montrent si fertiles en invention. J'ai beau être passé par une infinité de variantes, je peux certifier que chaque journée m'apporte un enseignement nouveau. Les « procédés » utilisés par mon mal changent constamment. Ce n'est jamais exactement du même endroit que je souffre, ni de la même façon. Je suis toujours pris de court. J'attends l'ennemi sur tel terrain, il surgit sur tel autre ; j'ai l'habitude de le voir attaquer à telle heure et, ce jour-là, il reste invisible. Mais c'est pour me sauter dessus à un moment où, jusque-là, il m'avait laissé en paix. Jusqu'aux préventifs, aux régimes, aux remèdes qui s'ingénient à me blouser et qui me font effet quand je n'espérais plus rien d'eux ou, aussi bien, me lâchent subitement après m'avoir soutenu avec constance. On a coutume de prétendre qu'on est son meilleur médecin et que, mieux que personne, on sait ce qui convient ou non à son organisme. Je pense que c'est assez vrai dans les cas simples. Ça l'est beaucoup moins quand, comme c'est mon cas, la multiplicité et l'enchevêtrement des causes rendent toute analyse impossible.

Que le médecin le plus attentif, le plus consciencieux, le plus subtil y perde son latin, rien de plus normal. Mais soi-même on est perdu. On arrive à ne plus savoir ce qui fera du bien ou du mal, à douter des agents les plus fidèles. On en

vient à une sorte de fatalisme où le pire n'est pas forcément nuisible. Au contraire ! Il s'ensuit qu'on se fait à vivre au petit bonheur la chance. Advienne que pourra. On a été si souvent déçu !

Il y a aussi des moments où il semble que la mesure est pleine, où il semble qu'on ne pourra plus supporter de souffrir une heure de plus. À en avoir les larmes aux yeux. À souhaiter la mort immédiate. À se dire qu'il faut en finir tout de suite. Et d'autres moments où (malgré un degré égal de souffrance) on se surprend à prendre son mal à patience, à le laisser vivre en soi comme un animal familier ; bref, à ne formuler contre lui aucun anathème et à conserver, en dépit de sa pugnacité, une équanimité d'autant plus ferme.

Samedi 7 mai 1955

Hier, visite de Claude-Henri Rocquet.

En la présence de Delphine, et de la façon la moins théâtrale que j'ai pu, j'en ai profité pour glisser dans la conversation mes dernières volontés.

D'abord qu'on détruise tout ce que j'aurai pu laisser de brouillons, de notes, de fragments sur feuilles volantes, de carnets intimes, de manuscrits ébauchés. Il me déplairait que des tiers pussent jeter les yeux sur des textes pour moi encore informes. Mon goût de la perfection s'y oppose. S'en offusque.

De plus, si je meurs, je voudrais non seulement être incinéré mais qu'on obtînt (par faveur spéciale) que Delphine pût disposer de l'urne contenant mes cendres, l'emporter et aller disperser ces cendres dans la mer, en haut de la terrasse de la villa de Curzio Malaparte à Capri où j'ai passé, sans doute, les jours divins de mon existence.

Ce désir peut paraître enfantin, je le sais. Et, en même temps, d'un très mauvais goût romantique. Il n'en est pas moins la résultante de toute ma philosophie de la vie. Il m'achève !

Dimanche 8 mai 1955

Hier, bourré de drogues, j'ai pu effectuer une de ces miraculeuses sorties qui font penser à ceux qui (me sachant malade si gravement depuis des mois) me rencontrent soudain dans des lieux publics, que je suis guéri.

On fêtait le poète André Berry à qui la Ville venait de décerner son premier Grand Prix Littéraire. Il m'a paru que, si j'en avais la force, je me devais de participer à la joie légitime de mon ami. J'avais plaisir à être auprès de lui, à ses côtés, en ce jour pour lui fameux, à lui témoigner, par ma présence, mon affection.

L'assistance était nombreuse et variée. Mais je crois que Berry fut particulièrement sensible au soin que j'avais mis à me faire, pour la circonstance, le servant de sa gloire.

J'envisageais, me confia-t-il, de m'échapper un moment pour vous aller voir à votre chevet et c'est vous que je vois apparaître en ces salons, comme ressuscité ! Berry devinait bien à quel point j'avais pu prendre sur moi pour dominer mes maux et figurer honorablement dans l'assistance. Il apprécia mon mérite et en fut touché.

Il est bon de dire que tous ces gens qui étaient là et qui me connaissaient, fût-ce seulement de réputation ou parce qu'ils sont de mes amis, encore que, pour ma part, je ne les connusse pas tous, oui, de dire que tous ces gens-là, gentiment surpris de me voir en ces lieux à l'égal de Berry, ne me ménagèrent pas les compliments. Leur consentement était si évident que beaucoup même me croyaient guéri, sans se douter que dans quelques jours j'allais de nouveau me faire charcuter. Je pus mesurer à cette presse autour de moi l'estime dans laquelle tous me tenaient. Cette unanimité fut, je l'avoue, chaude à mon cœur. Je ne m'étais jamais figuré que je pusse tenir tant de place dans l'estime d'autrui. Et que d'inconnus qui, soudain, me révélaient que j'existais bien au-delà des limites que je m'étais inventées !

C'est tout de même Berry qui porta mon émotion à son comble quand, dans la harangue fleurie qu'il prononça devant l'assistance attentive, il me consacra des paroles d'une si haute vertu que ma pudeur se refuse à les rapporter. Si vibrant et si exalté fut cet éloge, encore ne m'eût-il qu'à moitié rassuré si, pour la plus délicieuse de mes confusions, l'auditoire ne l'avait sanctionné par un déferlement d'applaudissements qui venait comme jeter à mes pieds un hommage qui se voulait total et sans mélange. Je regardais les visages autour de moi, incapable que j'étais de prononcer un seul mot, et je ne lisais sur ces visages, dans ces regards, que les pensées les plus amènes à mon égard. Nulle froideur

de convention dans ces bravos. Un élan unanime. Pas la moindre hypocrisie. Une sincérité touchante qui, bien que muette, associait son approbation à celle de l'orateur.

Il est doux de se savoir aimé. Il est doux aussi de se voir entouré par tant de sympathie. Il y avait là pas mal de gens dont, naguère encore, j'avais fait assez peu de cas, supposant sottement qu'ils m'ignoraient ou que je leur faisais ombrage. Et je découvrais les personnes les mieux intentionnées, parfaitement informées, ayant lu mes livres et leur accordant un crédit que ma vanité la plus folle n'eût jamais osé espérer. Non, je ne me savais pas si connu, si admiré, si choyé.

Parce que les gens sont souvent timides et n'osent pas vous dire ou vous écrire le bien qu'ils pensent de vous, on se figure que leur indifférence n'a d'égale que leur jalousie. C'est mal de méconnaître ainsi ses semblables. De leur faire si peu confiance. Il a suffi, en effet, de cette occasion, pour qu'éclatât leur sentiment. Ils ne sauront jamais le bien qu'ils m'ont fait. Loin de me griser, leur hommage m'a empli d'humilité. Je n'oublierai pas de sitôt cette grande poussée affectueuse. Elle m'aidera dans l'avenir à mériter mieux encore des suffrages qui furent, ce jour-là, si merveilleusement indulgents.

J'ai sans doute des ennemis. Mais je les veux oublier désormais. Et n'avoir d'yeux que pour ceux, innombrables, qui ont appris à m'apprécier soit en me lisant, soit en me fréquentant. Pour autant, ce n'est pas que je conçoive une idée exagérée de ma personne ou de mes écrits. Au contraire, ce concert m'incite à ne nourrir qu'une opinion modérée sur mes avantages possibles. Toutefois, en mon état actuel, et dans un moment où mon avenir est en partie bouché par la maladie, j'apprécie comme il convient ce test : il m'assure

que j'ai eu tort trop souvent de me dénigrer à plaisir et tort aussi de me persuader que j'étais le dernier des derniers.

Vendredi 13 mai 1955

Je me demande où je trouve encore le courage de vivre ! Pour ces quelques heures de samedi dernier qui furent comme un baume sur la blessure qu'est ma vie, que d'heures et que d'heures de supplice ! Seule, Delphine, qui ne me quitte ni de jour ni de nuit, peut juger et est à même de sentir ce que j'éprouve.

Quand j'ai, par accident, un bon moment, c'est fou ce que je peux faire illusion ! Je parle d'abondance, je vais, je viens, je ris aux éclats, bref mon dynamisme, alors, est tel que ceux qui me voient ont peine à imaginer les tourments que je leur décris. Et pourtant !

Ainsi, depuis samedi je n'ai, pour ainsi dire, pas cessé de lutter pour vaincre ou dominer mes douleurs. Ce matin, pendant même que je trace ces lignes d'une main calme et d'une écriture si régulière, mon flanc est mordu, est rongé jusqu'à l'os. C'est à peine si je peux respirer. Encore suis-je à peu près d'aplomb aujourd'hui. Mais les jours précédents !… Hier, par exemple, mes souffrances se sont doublées d'une sorte de vague à l'âme, de torpeur, d'angoisse qui annihilait en moi toute volonté. Je sombrais à tout coup dans une somnolence dont rien ne me pouvait sortir. Je ne pouvais tolérer la présence de personne, parler m'était odieux, le moindre bruit hérissait mes nerfs. J'étais à la fois réduit à

l'état de loque humaine et crispé au-delà de toute imagination.

Je ne sais de sensation plus pénible que celle-là. On s'en veut d'être ainsi. On enrage de sentir qu'on finit par lasser la patience de son entourage. On se fait pitié. On a honte de soi. Et cela ne fait qu'accroître la nausée. On voudrait se cacher, se rouler en boule dans un coin, sur le tapis et rester là, prostré, des heures et des heures, les yeux fermés, immobile, sans dire un mot, sourd à toute vie extérieure, libre de ne pas faire sa toilette, de ne pas s'alimenter. Indéfiniment abattu…

Combien de temps encore va-t-il me falloir subir ce calvaire ? Je n'en peux plus. Mes nerfs sont à bout. Je m'use chaque jour davantage.

Bien sûr, ça y est, le Professeur L. a décidé de m'opérer sans tarder. Mais il n'y a pas de place à la clinique. Celle-ci déborde. Des malades à ne savoir où les mettre. Mademoiselle C. s'emploie activement à m'obtenir une chambre. Tous les jours, en venant refaire mon pansement, elle nous tient au courant, Delphine et moi, de ses efforts pour me faire passer en priorité. Il paraît qu'il y a un espoir pour lundi prochain. Ça doit se décider d'ici la fin de la semaine.

À la réflexion, il est bien étrange d'en être au point de s'impatienter de ces retards, de ces contretemps. D'ordinaire, ce n'est pas de gaîté de cœur qu'on accepte les soins d'un chirurgien. On ne cède que contraint et forcé. Là, au contraire, c'est moi, le malade, qui piaffe, qui me démène. On dirait que je désire entrer en clinique comme d'autres partent en vacances. Il semble, oui, que ce soit mon unique aspiration, mon but suprême. Je ne pense, je ne rêve qu'à ça ! C'est dire ce que j'endure.

Samedi 14 mai 1955

Si je faisais le bilan des drogues qui m'ont été administrées depuis près de onze mois, il y aurait, je crois, de quoi remplir le répertoire d'une pharmacie.

Comment mon organisme fait-il ménage avec tous ces poisons ou remèdes ? Mystère ! Comment les assimile-t-il ?

Il faut faire confiance aux médecins qui les ordonnent. N'est-ce pas pour mon bien ? Pour me soutenir ou pour me calmer ? Tout de même, quel mélange !

Pour l'heure (car, pour éviter les dangers de l'accoutumance, il faut changer de temps en temps) voilà mon programme quotidien :

Dès mon lever, le matin : vingt gouttes de Pressyl.
Avant le petit déjeuner : un comprimé de Corydrane.
Vers dix heures : deux pilules de Terpine Gonon.
À midi : deux comprimés de Véganine.
Avant le déjeuner : une ampoule de Calcium.
Au début du repas : un cachet Charvoz.
À quinze heures : une piqûre de Docémine.
À dix-sept heures : deux pilules de Terpine Gonon.
À dix-neuf heures : deux comprimés de Véganine.
Avant le dîner : une ampoule de Calcium.
Au début du repas : un cachet Charvoz.
À mon coucher : un comprimé de Belladénal.
Ouf ! Et ceci sans compter l'imprévu :
Piqûres de Surparine si j'ai trop mal au ventre.

Pilules d’Acticarbine si ma digestion est trop difficile.
Comprimés de Normogastryl, pastilles de Pullmoll.
Tablettes de Mangaïne, Bellergal, Antistine, etc.

Ma peau, de son côté, a été soumise à un étrange régime. Je ne parle pas des cicatrices consécutives à mes opérations et qui font de moi, à présent, une sorte de guerrier ou de vieux matador tout balafré, tout couturé, à la différence qu’il ne s’agit pas de souvenirs glorieux. Si j’avais la complaisance de les montrer à tout venant je ne pourrais pas dire, tout fier, ça c’était à Marengo, ça à Wagram ; ou bien ça à la Monumentale de Madrid ou à la Feria de Séville. Non ! Et pourtant, les connaisseurs, s’ils ont l’occasion de jeter un regard sur ces sillons irréguliers, boursouflés et rougeâtres ne se défendent pas d’un commentaire admiratif : Bigre, jolie cicatrice ! Un beau travail d’artiste ! Moi, je les dévisage, incrédule. Je trouve ça, au contraire, affreux, inesthétique, affligeant et même quelque peu repoussant.

Je ne parle pas de mes cicatrices, je parle des milliers de trous qui ont été faits par les piqûres dans mes cuisses et dans mes fesses, voire dans mon ventre ou dans mes bras. À certaines périodes, les infirmières ne savaient plus où piquer tellement ma chair était truffée d’indurations. Je me souviens surtout de ce sacré auto-vaccin qui me flanquait des réactions si fortes que mes cuisses étaient, plusieurs jours après, encore affligées d’un large hématome induré. Quant à mes fesses, je peux affirmer qu’elles furent, jusqu’ici, d’une très bonne composition. Elles se sont si bien faites que, maintenant, je ne sens même plus les piqûres qu’on m’y fait. À l’ébahissement des techniciens qui m’avouent : « Eh bien, au moins vous, vous êtes d’une bonne composition ! ».

Leur ébahissement est égal quand ils examinent la peau de mon flanc depuis dix mois recouvert par les placards de leucoplast perforé. Bien sûr, cette peau, on me l'a entretenue au mieux chaque fois qu'on procédait à une réfection des pansements par des frictions à l'éther ou à l'alcool. Malgré tout, on s'étonne que, depuis le temps, elle ne soit pas plus endommagée. Miraculeusement, ou grâce à ma « bonne nature », *elle tient*. C'est encore une chance, dans mes malheurs ! Parce qu'avec les abcès que j'ai eus dernièrement, surtout, et qui font que le pansement doit être changé tous les jours, c'est une perpétuelle séance de décollage et de recollage dont je me passerais bien. Quand ma peau est dénudée et respire enfin, j'éprouve une réelle délivrance. Il me semble que ce n'est pas vrai. Et la friction à l'éther m'est aussi douce, aussi voluptueuse que si je me grattais jusqu'au sang. Ainsi, du fond même de sa misère et au sein des pires souffrances, le patient trouve-t-il des accommodements qui lui permettent de transformer quasiment en plaisir ce qui n'est au fond qu'un soin banal et cela, par un sentiment de relativité où l'imagination a sa place.

17 mai 1955

Qu'ai-je donc mangé de nocif pour mon organisme ? J'ai eu deux journées et deux nuits particulièrement pénibles à vivre durant lesquelles je peux dire que mes souffrances ont atteint leur point culminant sans relâcher d'une seconde leur morsure. Je ne savais vraiment plus à quoi me vouer. Je me surprenais à gémir des litanies suppliantes, à invoquer la

grâce de je ne sais quelle puissance mystérieuse qui aurait pu, d'un coup de baguette, faire cesser instantanément la souffrance. Je me traînais d'un siège à l'autre, du divan au canapé, puis jusqu'à mon lit d'où bientôt, une fois de plus à bout, je m'extirpais, coupé en deux, tenant mon ventre à pleines mains, me roulant de gauche et de droite, me tortillant, adoptant les positions les plus grotesques sans jamais réussir à atténuer la douleur.

Ces deux nuits-là, je n'ai pu fermer l'œil. J'avais hâte de voir poindre l'aube pour me lever. Non seulement parce que je ne pouvais plus me supporter au lit mais parce que j'étais tordu par une formidable colique. Je me débranchais de mon aspirateur et, debout, j'étais pris d'une telle envie d'aller à la selle que je n'y pouvais surseoir. Mais cette délivrance intestinale ne calmait en rien ma souffrance. Je continuais à souffrir de partout à la fois dans un paroxysme qui mettait mes nerfs à vif.

Il faut ajouter à cela le fait que l'insomnie me vannait. Dans mon état, ne pas dormir est capital. Je ne tenais plus sur mes jambes. Dès que je m'affalais quelque part c'était pour m'assoupir. J'ai rarement connu un tel degré d'abrutissement mêlé à tant de douleurs. Ça dépassait tout ce que j'avais pu imaginer jusqu'ici.

Enfin, hier après-midi, le malaise a cédé. J'ai eu une assez bonne soirée, j'ai dormi la nuit dernière et, ce matin, si je souffre encore, c'est du moins dans des limites qui me paraissent supportables en comparaison avec ce que j'ai souffert les deux jours précédents.

18 mai 1955

Je ne sais toujours pas quand je pourrai entrer à la clinique, archi-pleine. Demain, peut-être ; après-demain…

J'attends.

L. vient de téléphoner. Selon lui, on peut très bien faire les examens préliminaires à la maison. Il a prévenu le Docteur C. qui doit venir vendredi matin. Ceci me permettra de ne rentrer à la clinique que lundi. En principe, L. m'opérerait le mardi.

Ça se précise tout de même un peu.

Ai-je de l'angoisse à cette idée ? Pas à proprement parler. Ni bon, ni mauvais moral. Une sorte d'indifférence. Faut-il m'en étonner ? J'ai peine à vivre autrement qu'au jour le jour. J'ai peu à peu perdu l'habitude d'envisager l'avenir, de former des projets. Je ne me rends même plus compte de ce que pourrait être une existence sans souffrance, une existence où mon corps se laisserait assez oublier pour me permettre d'éprouver une sensation d'euphorie.

Dérision ! Au moment même où je trace ces lignes, je m'offre un de ces mal au ventre et mon drain, pour me rappeler à la réalité, me mord avec un entrain redoublé !…

20 mai 1955

À huit heures, ce matin, le Docteur C. est venu me faire une prise de sang en vue d'établir certains tests : urée sanguine, numération globulaire, dosage des protides, formule sanguine, temps de coagulation, etc…

Curieux comme le moindre dérangement dans mes habitudes me perturbe depuis que je suis malade ! Mes nerfs ont été tellement usés par la souffrance que je ne supporte plus rien. D'abord, j'ai horreur de ces piqûres intraveineuses. J'ai subi des soins autrement plus douloureux sans sourciller, mais je ne sais quel effet me fait la pénétration de cette longue aiguille dans ma veine. Cela m'est véritablement intolérable. Encore ai-je eu de la chance, aujourd'hui ! Le Docteur C. a réussi son coup au premier essai. Malgré tout j'ai été révulsé par la sensation et j'ai dû me mordre les lèvres pour ne pas crier. D'autre part, l'obligation d'être à jeun a retardé l'heure de mon petit déjeuner. Je ne tenais pas en place. Ah, que je suis devenu impressionnable ! Toute attente me rend fébrile. Il est vrai que mes nuits sont si misérables qu'il faut que je saute hors du lit dès que je sens poindre l'aube. C'est qu'à cette heure-là régulièrement, je me mets à souffrir des côtes d'une façon si aiguë que je me tortille comme un ver et ne peux garder plus de dix secondes la même position. Je me figure chaque fois que la douleur s'atténuera dès que je serai debout. Ce n'est, bien entendu, qu'une illusion. Je continue donc à me tortiller debout jusqu'à ce que les drogues que j'absorbe aient fait leur œuvre. Or, ce matin pas de drogues, par la force des choses.

Est-ce cela ou une conséquence de ma crispation nerveuse ? J'ai passé une matinée atroce. Je n'ai même pas eu

le courage de faire ma toilette. Jusqu'à midi je n'ai pu que me traîner d'une couche à l'autre, mordu par un animal aux mâchoires multiples qui s'en prenait tantôt à mes côtes, tantôt à mes reins, à mon estomac ou à mon ventre. Avec, en plus, une langueur dans tout mon être qui me privait de tout ressort.

Quelle journée ! Ce n'est que ce soir, après une interminable et nauséeuse somnolence, que j'ai pu retrouver un semblant de mieux. Ah, qu'on en finisse, qu'on en finisse ! Je ne peux vraiment plus endurer davantage. À quoi bon vivre dans de telles conditions ? Mieux vaut mille fois la mort !

Samedi 21

Donc, hier, soirée relativement bonne. Exceptionnellement, pas de lourdeur après le repas et, surtout, pas de mal au ventre une fois au lit. J'ai même pu lire une cinquantaine de pages du très beau roman que Yassu Gauclère vient de m'envoyer : *Sauve qui peut !* On sent que peu à peu Yassu se libère de ses complexes d'écriture. Elle consent au banal et, par là, atteint à la vérité romanesque. Je comprends de mieux en mieux qu'il faut posséder une certaine dose d'humilité pour faire un bon romancier. Un idéal trop tendu, une rigueur de forme et de pensée excessive sont néfastes. Il faut savoir s'abandonner au courant. Trop d'intelligence et de lucidité, au lieu de servir, peuvent nuire. De même qu'un parti pris d'art pour l'art. Les œuvres réussies le sont de façon quasiment involontaire. On ignore à l'avance ce qu'on

produira. Ça vient par hasard, sans qu'on le cherche. Surtout si on ne le cherche pas.

J'ai omis de mentionner que j'avais reçu jeudi la visite de Jean Amrouche venu de Paris à l'occasion du Festival. Il s'est longuement inquiété de ma santé. Ses bonnes paroles m'ont fait chaud au cœur. En partant, il a manifesté le désir de m'embrasser. J'en ai eu les larmes aux yeux. Lui, si froid, à l'habitude, se montrer si tendre, si affectueux ! Il est vrai qu'il m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié et d'estime.

Ce sont de ces minutes, de ces gestes qui finiraient de vous réconcilier avec la vie, avec les êtres si seulement la souffrance voulait lâcher prise.

Je me félicite au fond d'avoir entrepris ces notes depuis deux mois. Que d'impressions, de petits faits auraient été perdus si j'avais attendu d'être guéri pour les collationner. Encore ne s'agit-il que d'une période non-active de ma maladie.

Qu'en sera-t-il quand je voudrai retracer, après coup, ce que furent les neuf premiers mois de ma maladie, les mois où il s'est passé le plus de choses ? Il me semble que j'ai déjà oublié une foule d'instants, de détails. Bien sûr, il me restera pas mal de repères. Mais retrouverai-je, à froid, les états d'âme, les angoisses, les tourments que j'ai connus ? On est toujours en partie fragmentaire dans le rétrospectif. On juge mieux de l'ensemble. C'est l'atmosphère de chaque journée, de chaque heure qui s'est dissoute dans le temps. Comme une odeur qui se serait évaporée. Un jour recouvre l'autre puis est lui-même recouvert par le suivant. Sous cet amoncellement tout finit par se confondre, par s'uniformiser. Comment capter à distance ce qui fut ? Il faudra bien que je

m'y emploie, cependant. Ce n'est qu'à ce prix que l'expérience sera probante.

Dimanche 22 mai

Pris la voiture pour la dernière fois. Agrément de la conduire. Passé à la clinique. Vu tout un tas de gens : R.C., le Professeur L…

C'est officiel : je rentre demain, dans l'après-midi. L. m'opérera dès mardi matin. Il est, paraît-il, très satisfait des examens.

Avec Delphine et Mademoiselle C. avons été déjeuner à Hauterive, aux environs. Magnifique situation du jardin ombragé où nous prenons notre repas avec ce large panorama sur la plaine, cette plongée sur le fleuve qui miroite et sur toute la ville étalée !

Je souffre du ventre. Après le repas, ma gêne habituelle. Mais on m'installe dans un bon fauteuil avec des coussins. Je réussis à m'assoupir. Au bout d'une heure la lourdeur s'est estompée.

Nous restons là tout l'après-midi à jouir du temps ensoleillé, du parfum des roses et du panorama.

À notre retour, nous tombons dans une ville surpeuplée par le Festival de Musique et la finale du championnat de France de rugby.

Surprise ! Perpignan a battu Lourdes onze à six.

À demain, les détails dans les journaux.

Soirée possible. Ma dernière soirée à la maison.

Visite de Lucienne, la femme de Jo Rivière, le sculpteur.

Mademoiselle C. s'échappe, après le dîner, pour aller au concert que donne l'orchestre philharmonique de Philadelphie.

Delphine et Mademoiselle C. semblent plus angoissées que moi à l'approche de l'intervention. Encore qu'elles s'efforcent de n'en rien laisser paraître.

23 mai 1955

Comment la perspective de l'opération pourrait-elle m'angoisser ? Je souffre trop. La vie que je mène actuellement m'est trop pénible pour que je puisse en conserver du regret. Quoi qu'il puisse m'arriver – fût-ce le pire ! – je ne peux qu'aspirer à autre chose. Je suis donc entièrement tendu vers l'avenir.

Ce matin, en me levant, soleil radieux sur la place et la basilique. Jeunesse et fraîcheur printanière du monde. J'aurais pu, avec quelque romantisme, m'attendrir sur moi-même et m'écrier : « Salut, oh, mon dernier matin ! » Mais non ! Je ne songe qu'à en finir, qu'à en sortir.

Je passe mes derniers instants à ma table de travail, fume mes dernières cigarettes. Chacun des actes que j'accomplis, depuis que je suis levé, je sais que ce sont les

derniers, qu'il se peut que ce soient les derniers, tout au moins les derniers jusqu'à ce que, hors d'affaire, convalescent, je réintègre mon appartement. Et pourtant je les accomplis simplement, comme s'il s'agissait d'une matinée ordinaire et sans leur prêter de vertu ou de pouvoir symbolique. Nulle mélancolie en moi comme je touche tels objets familiers. Pas l'ombre d'une appréhension. Mieux qu'un fatalisme : une grande indifférence pour ce qui m'attend.

Un seul objectif : ne plus souffrir !

Même jour, 21 h 30. Clinique Tivoli, chambre 10

Au lit, après un très léger repas : potage et compote.

Mon infirmière habituelle, Mademoiselle R., m'a rasé la poitrine et l'aisselle gauche. Le Docteur M., l'anesthésiste, a pris ma tension. Treize et demi/sept. Tout va bien. Je suis fin prêt, si on peut dire.

Si seulement je n'avais pas tellement mal au ventre ! Comme si le mal n'aurait pas pu me faire grâce pour ma dernière soirée ! Quand donc aurai-je un moment de bien-être ? N'y a-t-il donc que le sommeil comme palliatif ? Ou que la mort ?

Lundi 20 juin 1955

Dans quatre jours il y aura donc un mois que j'ai été opéré. Un mois, un grand mois durant lequel il m'a été impossible matériellement de rien noter ! C'est aujourd'hui, pour la première fois, que je reprends la plume. Oh, bien maladroitement encore. Ma main tremble et mon écriture est des plus hésitantes. Mais c'est déjà un progrès, un succès. Il y a si longtemps que je projetais de fixer sur ce cahier tant et tant d'impressions !… Maintenant, je ne sais plus par quel bout m'y prendre, par où commencer. Il y en a trop. Il aurait fallu capter chaque instant au fur et à mesure. Que de fois me suis-je dit, le jour, la nuit, la rage au cœur : voilà, c'est à présent qu'il faudrait noter ceci, cela ; plus tard, je ne me souviendrai plus des détails, tout se confondra, se chevauchera dans ma mémoire !… Oui, mais… la souffrance, la lassitude étaient telles…

C'est presque dérisoire à mentionner : l'opération, par elle-même, a admirablement marché. J'ai fort bien supporté ce premier temps de thoraco. Mes réactions ont été parfaites. Pas de fièvre, pas d'histoires. La cicatrice s'est refermée sans faire le moindre hématome. Bref, tout aurait été pour le mieux si je n'avais été affligé, à côté de cela, de misères dues au mauvais fonctionnement de mon appareil digestif : estomac, foie, intestin…

Je peux l'avouer : j'ai souhaité mille fois mourir tant la vie qui m'était faite par toutes ces souffrances accumulées était infernale. Aussi est-ce avec ce recul de plusieurs semaines que je mesure à quel point il est dommage de ne pouvoir enregistrer, sur le vif du mal, ce qu'on ressent. À

froid, un mois s'étant écoulé, comment pourrai-je jamais me remettre dans l'ambiance même des heures que j'ai vécues ?

Même jour, 17 heures

Je ne sais si je dois l'attribuer à la fatigue causée par l'écriture de cette page, au manque d'accoutumance, mais cette petite demi-heure passée à tracer ce qui précède m'a totalement vanné. J'ai eu, à midi, aussitôt après, une affreuse défaillance, avec nausées, lourdeur, dyspnées. Le repas fut pénible à l'excès. À peine avais-je fini d'absorber le peu qui me fit envie que je fus tordu par la colique et que je dus me précipiter aux cabinets où cependant, le matin même, à six heures, j'avais lâché une fort importante selle. Ensuite, je n'ai pu que sombrer dans un mauvais sommeil que d'autres appelleraient *sieste*.

À présent, cela va un peu mieux. Mais que me ménage la soirée ?

Cette malheureuse disposition me fait mal augurer des jours à venir. Dans quelle mesure pourrai-je continuer à tenir ce journal ? Cette « reprise » que j'avais tentée ce matin n'aura peut-être été, hélas ! qu'accidentelle.

Delphine et Mademoiselle C. me trouvent le teint jaune, le corps tout jaune. J'ai dû me rendre à l'évidence : c'est exact. Elles se demandent si je n'ai pas la jaunisse. Ou du moins un ictère. Mademoiselle C. estime que deux choses pourraient venir à l'appui de son hypothèse : c'est que mes

selles sont de couleur « mastic » et mes urines de couleur « acajou ».

Attendons l'avis des médecins.

Dans quelle aventure vais-je encore m'être fourré ?

Je n'en sortirai donc jamais !

Et, du coup, à quand la deuxième opération ?

Ce sont les dernières lignes du cahier. Raymond Guérin devait mourir de cet ictère, parmi tant d'autres maux, le 12 septembre 1955.

ENTRETIEN AVEC CLAUDE-HENRI ROCQUET (6 mai 1955)

Raymond Guérin, c'est au mois de juin, je crois, que vous êtes tombé malade ?

Oui, le vingt-cinq, exactement. Je me trouvais au Pyla, surmené, lorsqu'une pleurésie se déclara. On m'a ramené chez moi, où je suis resté pendant quelques semaines ; on m'a soumis à divers traitements, des ponctions notamment, très douloureuses, et comme ça ne donnait pas de résultats on a dû me transporter ensuite en clinique pour me poser un drain, un petit drain d'abord, puis un plus gros, et je suis ainsi resté dans cette clinique pendant près de sept mois, en subissant une opération, assez grave, qui consistait en une décortication de plèvre. En réalité, mon chirurgien a découvert que j'avais un poumon truffé d'abcès et il a dû pratiquer une lobectomie. L'opération a duré cinq heures et a très bien réussi, mais on n'a pas pu résorber la poche et j'ai continué à suppurer. J'ai continué à me soigner chez moi jusqu'à maintenant et ces jours-ci, je vais certainement retourner à nouveau dans la clinique pour subir ce qu'on appelle une thoracoplastie en deux temps. J'espère qu'après, ce sera fini, si je m'en tire, et que je pourrais envisager une convalescence.

À quoi attribuez-vous votre maladie ?

Je l'attribue à un très grand surmenage. Le travail que j'ai dû accomplir pour écrire *les Poulpes* a été absolument surhumain. Pendant trois années, aidé par ma femme, j'ai

travaillé à peu près jour et nuit, le samedi, le dimanche, pendant les vacances, sans prendre un instant de repos. En réalité, je crois que le mal venait de plus loin et que c'est une séquelle de ma captivité. J'ai en effet passé des années en camp de représailles, par des températures affreuses, sous-alimenté. À cette époque-là, je ne me suis aperçu de rien. Je me portais relativement assez bien, quoique très maigre. Je ne suis même jamais allé un seul jour à l'infirmerie du camp, mais il est probable que j'avais là-bas contracté déjà mon mal, que ce mal a couvé pendant des années et qu'il s'est déclaré à l'occasion de ce surmenage intensif.

Vous me parliez des Poulpes. J'aimerais que vous m'en disiez quelques mots, plus précis.

Dès mon retour de captivité, j'ai été hanté par le désir de, non pas de *raconter*, mais de *retransposer* ce qu'avait été pour moi ce temps de captivité, un temps absolument fantasmagorique. Mais j'ai voulu prendre mon temps. J'ai attendu, des années, des années. J'ai laissé paraître autour de moi les livres sur le même sujet : celui de Francis Ambrière, *les Grandes Vacances*, qui est un excellent document, précis, mais auquel je reprocherais de ne pas être une œuvre d'art ; celui de Perret, *le Caporal épinglé*, qui est un livre picaresque, plein de fantaisie, mais qui est axé uniquement sur le problème de l'évasion. Perret est un aventurier, un homme adorable, mais sur lequel le problème de la captivité n'a pas pesé : il était prisonnier sans l'être, il était un de ces oiseaux qui ne songent qu'à s'envoler, et par conséquent, la réclusion elle-même ne lui était pas pesante puisque, étant à l'intérieur des barbelés, il n'avait qu'une idée en tête, c'était de s'évader. Il avait les moyens physiques pour le faire, ce que je n'avais pas, puisque j'étais très affaibli : j'étais dans un camp de représailles, donc particulièrement gardé et d'autre part,

vous le savez, j'ai la vue basse. Donc tout départ aurait été pour moi une gêne pour tous ceux qui auraient pu m'accompagner, et seul, il n'en était pas question : j'aurais été incapable de me diriger la nuit et je n'ai jamais parlé un seul mot de la langue de ceux qui me gardaient.

Mais votre livre, les Poulpes ?

Eh bien, dans *les Poulpes*, j'ai donc tenté une recréation, presque mythique, du thème de la réclusion, de cet univers fantasmagorique dans lequel nous n'étions plus que des larves. Je me suis efforcé d'échapper à la réalité tout en la rendant tangible ; c'est-à-dire que j'ai voulu que rien ne fût inexact et que, cependant, tout fût, comme ce l'était, irréel. C'est ainsi que je n'ai pas donné de noms à mes personnages mais des surnoms, comme tous les prisonniers en avaient et même leurs geôliers ; et c'est ainsi que je me suis efforcé de, non pas de *raconter des épisodes*, comme cela avait été fait déjà à maintes reprises, mais de *recréer la vie* de ce que j'appelais le *magma*. Il y avait bien des existences individuelles, mais enfin, nous vivions surtout par groupes, nous vivions à cent cinquante par baraque, et c'était la vie de ce groupement humain qu'il fallait recréer. Il fallait recréer également la vie de ce microcosme qu'était ce camp, qui comportait plusieurs milliers de prisonniers, avec les hiérarchies inévitables, les clans, les milieux, les sociétés qui s'étaient reformés au bout d'un certain temps.

Il a donc fallu imaginer un langage tout à fait spécial, et essayer de rendre par ce langage ce qu'étaient à la fois les conversations et les rêveries, les pensées de ce groupement humain. C'est ce qui m'a amené tour à tour à employer l'argot, l'argot spécial des camps, à emprunter à la littérature des passages de prose ou de poésie qui symbolisaient en

quelque sorte ce qui pouvait se ruminer dans l'âme de certains de ces prisonniers, à traduire ce que d'autres pouvaient dire sous forme d'expressions populaires ; en même temps je faisais également des emprunts à tous les modes lyriques, aussi bien à la chanson des rues, à la chanson de genre qu'à l'opéra ou à l'opéra-comique, quand je voulais accuser un certain côté parodique. Enfin, pour sauver la part d'évasion mentale, j'ai, dans certains passages, qui sont d'ailleurs en italiques dans le livre, utilisé un langage volontairement précieux, tout à fait inactuel, afin que cela contrastât avec le langage cru, trivial de la vie réelle de la journée du prisonnier. Ce fut, vous vous en doutez, une entreprise gigantesque. La somme de travail qu'il me fallut accumuler me fait peur aujourd'hui et je peux vous garantir une chose, c'est que je ne recommencerai jamais un tel effort, j'en serais absolument incapable. Ce que je crois également, c'est que j'ai mis dans ce livre tant de choses, que j'ai exprimées d'une façon si insolite et si surprenante, qu'il a fait l'effet d'un aérolithe tombant sur la terre. La plupart des gens qui l'ont ouvert ont été un peu estomaqués, particulièrement la critique, qui est habituée à des canons bien réglés, ne s'attendait pas à cette explosion.

Dans quel sens va maintenant se diriger l'Ébauche d'une mythologie de la réalité après l'expérience de la maladie que vous avez faite, que vous faites encore ?

Lorsque je suis tombé malade, et pendant plusieurs mois encore après, bien des gens de mon entourage, et notamment mes médecins, mes chirurgiens, me demandaient un peu naïvement : « Est-ce que vous écrivez ? ». Bien entendu, j'étais hors d'état d'écrire ; depuis dix mois je ne cesse de souffrir de façon indicible et il n'est pas question pour moi de tracer une ligne. On me disait cependant : « mais vous allez

voir, quand vous serez guéri, quel livre vous allez écrire sur la maladie, sur les médecins, sur les cliniques, sur tout l'appareil médical, sur tout l'appareil de la souffrance et de la maladie ! », et j'en avais positivement horreur, je disais : « non, jamais je n'écrirai rien là-dessus, je ne peux pas en supporter l'idée ». Et puis, petit à petit, depuis quelque temps, je me suis laissé aller à penser que peut-être, tout de même, je pourrais utiliser cette expérience de la souffrance pour mon *Ébauche* en y faisant participer mon héros, Monsieur Hermès : jusqu'ici, je ne l'ai exposé qu'à des expériences d'un caractère plutôt social. Là, avec cette maladie, j'ai l'occasion de le mettre face à face avec lui-même, et aux prises avec ce qu'est la souffrance physique. Après tout, en captivité, mon héros, Monsieur Hermès, avait surtout subi une souffrance morale. Je ne parle pas ni du froid, ni de la faim, ni de la soif, je parle surtout de la souffrance morale qui consistait en la privation de la liberté, en l'aliénation de la liberté qui est une chose affreuse : ceux qui ne l'ont pas connue ne peuvent pas l'éprouver. Mais aborder la souffrance physique est une autre expérience et qui contient peut-être d'ailleurs une plus grande leçon. C'est ainsi que je me suis découvert, pour la première fois de ma vie, une sorte de fraternité avec tout ce qui pouvait souffrir dans l'humanité. Quand on est dans la rue, quand on vit la vie de tout le monde, la vie des gens bien-portants, on passe devant les cliniques, les hôpitaux, on accorde une pensée fugitive aux gens qui sont derrière ces murs, on ne s'appesantit pas. Mais quand on y vit pendant des mois, comme je viens de faire, on s'aperçoit du nombre inconcevable de gens qui sont affligés des pires maux et qui souffrent mille morts chaque jour ; pour la première fois de ma vie, je me suis découvert une âme pleine de compassion. En captivité, j'ai été un prisonnier extrêmement fermé à toute collusion comme à toute

compromission, refermé sur moi-même, sur ma position de refus et ma haine contre mes geôliers. Au contraire, dans cette expérience de la maladie, je m'ouvre à autrui, et je vois là par conséquent pour mon œuvre, pour mon *Ébauche*, et en particulier pour mon héros, Monsieur Hermès, une sorte d'élargissement de sa personnalité, une sorte d'épanouissement. Il semblerait, si je peux réussir le livre auquel je pense maintenant, et qui serait le quatrième de l'*Ébauche* par conséquent, que mon héros, Monsieur Hermès, au sortir de cette expérience de la souffrance physique, découvrira que cette humanité, cette société qui est si mauvaise, néfaste, si méchante avec lui, si dure, qui depuis sa naissance n'a cessé de le traquer, de le harceler, de le combattre et dont il est toujours sorti vaincu, cette société, cette humanité contient aussi des frères et des sœurs, des gens qui comme lui ont connu les mêmes épreuves, et que cela peut l'aider à le rapprocher de ces êtres, c'est-à-dire le rendre plus humain, plus fraternel, comme si en somme cette expérience-là agissait un peu à la manière d'une rédemption.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2019.

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Aldus, YvetteT, PatriceC, AlainC, FrançoiseS, Coolmicro.